

## Contrecoup

"... Et puis un jour, il n'y aura rien à écrire, rien à lire, il n'y aura plus que l'intraduisible de la vie de ce mort si jeune, jeune à hurler. »

La mort d'un jeune aviateur anglais. Marguerite Duras.

Paris le vendredi 13 novembre 2015.

Il est 20h30 passé de quelques minutes, au 53 de la rue Notre-Dame des Champs à l'entrée du Lucernaire, Amarante embrasse avec une effusion contenue son père, celui dont elle porte le nom de famille, Jean Benvenuti.

- Je suis désolée. Comment vas-tu ?
- Je vais.

Les réparties sont un peu sèches pour camoufler inquiétude et émotion. Amarante s'est rendue à cette invitation à la suite du décès de sa grand-mère paternelle, Emma Benvenuti, veuve de longue date retirée dans sa corse natale. La stature moyenne aux épaules marquées, les traits du visage forts et réguliers, la peau au teint de prune d'Arménie, les grands yeux clairs d'aigues marines brossées les rapprochent. Leur ressemblance est estompée par la différence des attitudes : elle se dresse en animal rebelle, retient mal des gestes pressés et sourit obligée. Sous le haut porche de la ruche culturelle à l'assombrissant courant d'air inhospitalier, elle avance la première sur les pavés inégaux la tête relevée avec une assurance qui tient plus de la provocation que de la conviction ; la crinière de ses cheveux l'habille de comédienne existentialiste. Lui, sous chapeau de coton huilé de guingois, cache mal sa tristesse et l'appréhension de cette inhabituelle rencontre souhaitée ; il la suit introverti, les mains dans les poches de son blouson aviateur, la tête rentrée dans une écharpe à l'indéfinit dessin défraîchi ; une fierté inavouée et l'exercice de son pas incertain lui font relever le front lourdement, il avance fataliste et désireux vers un « rien à perdre » bleu amer plombé d'espérance.

Devant le bouquiniste de l'entrée il est happé par l'ambiance bruyante poly-actuelle héritière des cafés théâtres de Montparnasse : une haleine post soixante-

huitarde, le transporte un peu chez lui. Parmi les « Titi Parisien » de l'île de France et d'ailleurs, le couple passe inaperçu : les 4 cariatides de la fontaine Wallace les arrêtent à l'entrée du restaurant dans un sourire suspect.

Quand l'hôtesse les accueille, Amarante ne sait pas encore où elle souhaite s'asseoir, la salle n'est pas pleine mais les quatre coins stratégiquement à l'écart sont déjà occupés ; elle hésite... Sur une proposition un peu vague de son père elle se décide pour une table au milieu de la banquette contre le mur face à l'entrée, sans voisin immédiat. Débarrassée de son sac à dos, de son anorak bleu marine et du foulard au ton d'automne flamboyant qu'elle superpose à côté d'elle, son regard se tourne vers son père qui opère avec un temps de retard ; il lui tend son chapeau, qui n'a pas trouvé sa place sur le dossier de son siège.

- Dis-moi, comment c'est arrivé !? Lance-t-elle.
- C'est ce que je t'ai dit en raccourci au téléphone...

Emma allait bien pour son âge, 87 ans, quand elle a été brutalement hospitalisée pour une pneumonie, tardivement diagnostiquée ou mal soignée. Antoine son frère aîné a été prévenu le premier ; il assurait une sorte de tutelle à distance. La famille s'organise pour les funérailles le prochain jeudi. Il souhaiterait qu'elle participât de cette rencontre.

Le garçon s'approche pour prendre la commande : indécise Amarante hésite, relit les quelques options du court menu, enfin se décide

- Une salade de saumon
- Un tartare couteau et si t'es d'accord, une « fillette » de Chablis et une carafe d'eau.
- Pourquoi pas.

Le serveur les remercie, se retire sans autre commentaire, faute d'espace pour une marque de bienveillance circonstancielle.

Jean raconte l'événement avec un détachement pudique, mais insiste sur son désir de se rendre avec sa fille unique à Monticello : elle n'a passé chez sa Grand-mère que quelques jours de vacances pendant son enfance à deux rares

opportunités pendant les quelques années de son séjour en France ; mais ce serait l'occasion de renouer avec ce qui continue d'être un pan de sa famille !

Orphelin de père à l'âge de quinze ans, Jean n'a jamais su endosser la responsabilité paternelle qu'il a cédée rapidement, à contrecœur. Benjamin adulé d'une mère omniprésente, sa relation à l'autre féminin l'insatisfait ; célibataire bon-vivant, désabusé sans amertume, journaliste attentif de L'est France, il vit à « B'sançon » entre copains et copines, loin du charivari des grandes villes. Les promenades en forêt, la lecture et le jazz devant un feu de cheminée comblent les trous d'air.

La libre circulation du brouhaha du restaurant à l'acoustique de hangar les isole, et insensiblement les oblige à une sorte de rapprochement. Amarante le questionne un peu, pas seulement pour la forme, une équivoque curiosité ; une distance de tout temps est installée, alimentée de méconnaissance regrettée et de silences correspondus : si proches et si lointains. La réponse vient mal jonchée ; à la veille de la retraite il pourrait « même se pacser » avec une copine infirmière, de quinze ans plus jeune que lui :

- Je vais me ranger des voitures ! Dit-il en plaisantant.

Puis ironique en baissant la tête comme pour montrer sa nuque il conclue :

- Tu n'auras même pas de souci à te faire pour moi ! D'ailleurs je ne fume plus que la pipe, de temps en temps, et ne bois que raisonnablement... La forme !

Dans la foulée pour éviter une réponse fielleuse, Jean la questionne à son tour :

- Et toi ? Racontes moi !

Amarante marque un temps pour se contrôler, à la recherche du regard de Jean qui s'échappe pour remplir les verres, elle lâche bravache :

- Mon job me va bien, journaliste assistante d'un excellent reporter international d'un des principaux journaux et d'une revue de grande diffusion nationale, en Argentine. Je poursuis mon parcours professionnel. Je me donne l'impression d'être un peu citoyenne de cette planète !

Réservée elle répond avec le détachement sentencieux de la personne interviewée.

Les deux protagonistes circonspectes ne se quittent pas des yeux ; ils lisent le constat silencieux de la difficulté à défricher le chemin du rapprochement. Les plats sont servis et les verres se remplissent à nouveau de vin et d'eau ; Jean enchaîne en levant son ballon de Bourgogne :

- À notre santé ! Bon appétit.
- Tchín, tchín ! Répond à son tour Amarante dans un miroir oxydé.

Délaissant sa timidité pour tenter de détendre l'atmosphère, Jean continue, avec une réelle sincérité, il lui dit combien il est fier d'elle, de ses débuts dans cette profession, qu'ils partagent ; lui n'y brille pas particulièrement, mais elle semble sur une meilleure voie, à un étage supérieur, et conclue :

- Je suis impressionné ; la compétition est violente, surtout actuellement ! Il faut non seulement du talent mais aussi une réelle ténacité pour réussir à trente ans comme toi : bravo !
- Merci, mais il y a une part de chance.
- Pour tout ! Il faut une vraie compétence et une grande disponibilité pour en profiter. Mais parle-moi un peu de ta famille, en Argentine ?

Sur un ton qu'elle voudrait décontracter, Amarante soulève, un coin du voile de sa vie privée induite par la subite gentillesse de l'insolite parent. Sa mère Teresa omniprésente, fantasque et autoritaire, après un second divorce, s'est lassée de l'entreprise conjugale et embrasse un célibat éclairé de quelques aventures, « dit-elle ! » À la retraite de l'administration publique elle travaille dans une O.N.G. à Buenos Aires.

- Ta mère ne changera pas, absolutiste : à prendre ou à laisser !

Toujours dans la capitale, Christopher continue son père fonctionnel : américain récemment naturalisé argentin, directeur financier, narcissique collectionneur de mariage, il l'énerve ; ils se voient régulièrement, mais au fond « elle aime bien son sybarite au petit pied ! »

- Je l'aime bien aussi Christopher, c'est un mec sympa !

Sa demi-sœur Olivia ressemble à son père, festive et optimiste ; elle fait des études de psychologie et profite un maximum de la vie d'étudiante : leurs différences actuellement produisent plus d'oppositions que de connivences. Elles se croisent chez leur mère.

- Je la connais tellement peu!

Son vrai faux-frère Michael vit à Boston, il se rencontre quand il est de passage chez Christopher ; conservateur, il devrait suivre une carrière dans le style de son père. Mariage traditionnel en perspective...

- Je crois que je ne l'ai jamais vu.
- J'ai un plein carton de copains et de copines pour la fête ; quelques amis plus de filles que de garçons pour les jours gris. Quant à l'amour, ça va ça vient... Priorité au travail, alors les mecs supportent mal !
- Tu as raison. Les amants et maris, quand on est belle et intéressante comme toi, avec un début de carrière prometteur, tu vas en trouver à la pelle...

Le compliment sonne juste, comme il le pense.

- Le problème tient à la compatibilité entre vie de famille et vie professionnelle !? Journaliste internationale... !!!??? Habitée à l'inhabilité de son géniteur Amarante pondère, elle apprécie l'énoncé flatteur malgré le ressentiment. Sur cette demie conclusion, d'un geste qu'on pourrait croire concerter ils jettent un coup d'œil sur leur cellulaire curieusement silencieux : l'absence de réseau de l'estaminet pantruchois favorise leur conversation qui commence à peine à se fluidifier : il est 21h30.

Le garçon attentif a repéré les assiettes vides :

- Je peux vous proposer un dessert ? dit-il en présentant les menus ;
- Un rapide coup d'œil des deux côtés, Amarante réfléchit hésitante, Jean statue :

- Une crème brûlée !
- .... Deux.
- Souhaiterez-vous des cafés ? Surenchérit l'homme au noir tablier.
- Non merci.
- Deux fois. Conclue Amarante.

Un tacite et léger laisser-aller s'invite passager clandestin à la table boiteuse. Au-delà de la prémunition viscérale, un souffle superficiel court silencieux sur les cicatrices encore sensibles, simple antidouleur ; un modus vivendi fragile s'établit petit à petit, tendu comme un fil d'araignée dans un courant d'air.

- Tu comprends ma demande ? Enchaîne Jean. Avec le décès de ma mère je me suis sentir devenir vieux, brutalement ! L'émotion de la confession rend chevrotante sa voix sur le dernier mot.

Ils se regardent droit dans les yeux, à une distance prodigieusement douloureuse, sans pitié ni désir de revanche : une intense absence.

- Je crois comprendre, un peu, j'imagine.

À la veille de passer un cap important Jean désemparé revisite son histoire ; il saisit au vol instinctivement l'événement pour tenter de nouer une filiation, dont il ignore tout. Son désir mal élaboré le rend tour à tour maladroit et proche, insupportable et touchant. Lancée à deux cents à l'heure dans sa vie professionnelle Amarante est concentrée sur un début de réussite qu'elle sent à portée de main ; l'incomplétude affective qu'elle a choisie raisonnablement l'étaquent dans une sorte de conscience intransigeante du moment. Un pont de fortune est jeté pour l'heure, par-dessus le temps et les frontières.

- Comment t'expliquer !? Continue-t-elle.

Elle a la chance de compléter son expérience avec German T, un vieux briscard du cahier international d'un journal non conservateur et de l'hebdomadaire de plus grand tirage en Argentine ; elle l'assiste et remplit aussi la fonction de photographe : elle y gagne une expérience rare et se fait connaître du milieu.

Pendant leur séjour de quatre semaines à Paris, ils sont sur deux sujets ; l'actualité immédiate avec le problème de l'afflux des migrants, et la préparation d'un article de fond sur la liberté de la presse à l'occasion de l'anniversaire en janvier de l'attentat contre Charlie Hebdo. German a loué un petit appartement meublé de trois pièces dans le marais, proche de la ligne 1 du métro.

- Je suis certaine qu'il fera mine de comprendre, mais tu sais comment c'est dans notre métier ?

On apporte les crèmes brûlées.

- Vous nous remettrez un quart de Chablis, s'il vous plaît !

Jean a à peine regardé le garçon, les yeux rivés dans ceux d'Amarante, et continue, modeste, feignant de se conformer :

- Je comprends...

Un long silence chargé de réminiscences inconciliables plane ; les regards courent de l'ambre jaune au craquelé mordoré des coupelles de faïence à l'azur délavé des yeux agrandis par l'intensité du rare échange.

- Je ne sais pas...Poursuit - elle.

Partagée entre des émotions constitutives et la dynamique de son aspiration professionnelle, un investissement de dix ans, elle se sent défaillir. Elle était arrivée déterminée à refuser avec une rage contenue, le cœur en bandoulière, convaincue de son bon droit ; malgré la maladresse de son père, elle serait prête mais ne souhaite pas succomber à cet appel d'un retour à la source symbolique, et réel : un bruit sourd du fond de son être, une consistance inconnue à l'aigre remugle.

Jean se saisit du petit flacon de verre à l'or aux reflets verts déposé entre eux, la fraîcheur liquide à l'acidité minérale amplifie le contraste avec la tiédeur douçâtre amère, vanille et caramel.

- Je n'arrive pas à me décider ; j'ai besoin d'abord d'en parler avec mon boss pour sentir sa réaction... Prudente.
- Bien sûr ! Tu as raison.

Cette subite ouverture inespérée décrispé Jean ; un début de sourire irradie les traits de son visage qui rajeunissent. Amarante le voit sans en avoir conscience ; l'accueil patient et le contentement de son père à son début de réponse conditionnelle fissurent malgré elle son ressentiment. Une émotion paradoxale se referme et la suffoque comme un piège. Pour s'en débarrasser dans un mouvement réflexe, elle regarde loin le plafond, jette en arrière ses cheveux qu'elle balance, les démêle de ses doigts entrouverts : le naturel féminin du gracieux mouvement surprend son père, séduit il s'ébaubit à la vue de l'intime instantané galvaudé.

- Jean, je vais avoir besoin d'y réfléchir : donne-moi quelques jours !?
- Préviens-moi le plus tôt possible, moi je pense y aller dès mardi.
- Je ne te promets rien, mais je te téléphone en début de semaine. Conclue-t-elle en saisissant son écharpe. Il faut que j'y aille, il est presque 22H30 et j'ai rendez-vous avec des copains argentins dans un p'tit resto à la République...

Jean demande l'addition. Chacun termine son verre ; lui s'attarde quelques secondes à la recherche de la longueur en bouche : « saline ! » Les deux ont un œil perdu sur les décombres du repas, l'autre sur un autre méconnu auréolé de lumière tamisée. Un silence encombré de non-dits et d'expectatives gît au centre de la table.

La carte de crédit ayant rempli son office, les écharpes retrouvent leur place anti vent coulis ; les par-dessus sont enfilés lestement.

Il est 22H30 les cellulaires continuent muets.

Amarante passe devant la main sur son portable pensant à la meilleure solution pour se rendre en métro à République. Jean la suit en quête de l'argument à ajouter pour faire basculer la décision en sa faveur. Sur le trottoir :

- Je téléphone, c'est promis, pour te donner une réponse au plus tard mardi ! Dit-elle avec un court excès d'effusion, pour le rassurer et s'éclipser rapidement.

- À Mardi alors ! Sans faute, s'il te plait ?

Jean suit un moment la silhouette décidée de sa fille traversant la rue les yeux rivés à son cellulaire ; nerveusement elle le consulte sans jeter un regard en arrière et disparaît à l'angle des rues Notre Dame des Champs et Vavin...

*Le 13 novembre 2015, l'auto-proclamé État Islamique réalise un triple attentat entre 21H30 et 22H dans plusieurs lieux de divertissement parisiens. Au Stade de France où a lieu un jeu amical France-Allemagne en présence du Président de la République, trois hommes bardés d'explosifs sont individuellement repoussés: ils se suicident atteignant mortellement un passant. Trois autres circulant dans un véhicule tirent à la kalachnikov sur des consommateurs en terrasse de quatre bar-restaurants des 10ème et 11ème arrondissements: ils tuent quarante personnes. L'un d'entre eux se suicidera à l'explosif dans un cinquième établissement entraînant des dégâts matériels. Un dernier groupe de trois individus prend d'assaut avec le même type d'arme une salle de concert bondée qu'ils retiennent en otage; les trois seront exécutés par les forces de police lors de la prise de contrôle. Le bilan de l'ensemble des actions terroristes sera de cent- quatre-vingt morts et trois-cents-cinquante blessés.*

Amarante tourne le dos au Lucernaire et voit apparaître en cataracte sur son téléphone cellulaire des dizaines d'appels et de textos ; oppressée elle vise un banc de la petite place triangulaire entre les rues Vavin et Bréa ; étourdie par la quantité de message et leurs accents dramatiques, elle s'assied sur un banc une sensation de panique au ventre ; chamboulée elle s'accommode comme un pantin sous un choc indistincte. Elle ne comprend pas, vacille à traiter l'avalanche d'informations qu'elle parcourt superficiellement. Brutalement, elle sait : une fusillade a eu lieu au restaurant «Le Petit Paris» où elle a rendez-vous ; les demandes les plus urgentes sont d'amis désespérés, ceux au cœur du drame

avec qui elle aurait dû être si elle n'avait dîné au Lucernaire ; les autres angoissés sont celles d'autres amis qui, ignorants l'heureux contretemps, l'imaginent atteinte par les balles assassines ; enfin, German sans la moindre notion de ce qui lui arrive, la sollicite, impératif, pour participer à la couverture de l'événement qui semble dépasser largement le bar-restaurant proche du canal Saint Martin.

Son cœur frappe âpre, l'étrangle, elle appelle Marcia sa meilleur amie argentine, à côté de qui elle eût été assise... Une voix masculine suffoquée:

- C'est Claudio, Amarante! Marcia a été embarquée dans une ambulance, en sang, atteinte par plusieurs balles... Inconsciente ! Regina aussi dans l'ambulance - touchée au thorax - elle saignait, geignait... Carlos est blessé, en ambulance... ça semble léger... il parlait normalement. Patricia et moi nous n'avons rien... Je ne sais pas pourquoi... !!! On est KO debout ...
- Où ?
- Au « Petit Paris », des flics, des pompiers, des infirmiers... Plein de gens... On n'a rien compris... C'est dégueulasse ! Une vraie boucherie... du sang partout... des morts et des blessés...

Claudio ne parle plus...

- Allo Claudio !?

Silence étranglé, souffle haletant ; une voix méconnaissable d'abjection douloureuse, des sanglots l'étranglent :

- Nous ont tiré dessus, à bout portant... avec des mitraillettes ! ...Ils sont sortis de leur bagnole en courant ... ont continué à tirer sur le bar à côté... Un carnage !... Tu n'imagines pas ce que c'est... !!!

Il n'arrive plus à parler, sanglote violemment une minute, deux...

- Allo ! Nous, nous sommes bien vivants... J'comprends pas... !!!???
- Claudio !? Ça va ?! À quel hôpital ils ont été transportés ?

- J'sais pas, je demande... Enroué dans un bredouillement : « À l'hôpital Bichat Claude Bernard. »
- Ok, j'y vais ! D'abord des nouvelles de Marcia, Régina et Carlos; on garde le contact. Je vous embrasse tous les deux très fort, à plus! Bon courage!

Amarante remonte en courant la rue Bréa, saute dans un taxi. Stupéfiée, elle agit comme dans un cauchemar, une sueur froide la glace : elle téléphone à un ami français, lui demande de prendre en charge l'information du petit réseau local : elle n'était pas sur place, mais des amis argentins ont été touchés, elle va d'abord les secourir. German, qui se réjouit de savoir qu'elle est saine et sauve, lui explique qu'avec le décalage horaire on est à quelques minutes du journal de 20h à Buenos Aires etc. Mais, bien sûr elle doit d'abord s'occuper de son amie Marcia et de ses copains, mais qu'elle le tienne au courant... Puis elle téléphone en Argentine pour prévenir sa mère avant que le journal télévisé ne la laisse folle de préoccupations ; elle lui demande d'informer Christopher et Olivia, et lui promet de donner plus de détails dès que possible ; la communication passe mal...

Le chauffeur s'approche péniblement de l'hôpital une marée de voitures de tous types rend difficile la circulation des rues avoisinantes et la police ne laisse pas s'approcher les véhicules particuliers... Elle voit l'édifice hospitalier, sort du taxi brusquement et s'y rend au pas de course. Arrivée aux urgences, des agents de sécurité filtrent l'entrée, on ne connaît pas encore l'identité de toutes les personnes qui ont été hospitalisées ; elle ne peut pas rentrer. Elle revient à la charge, quelqu'un lui propose de se rendre à l'accueil ou le comptoir est noir de monde : le personnel, non préparé à cette situation, est débordé ... Désespérée elle s'apprête à téléphoner au consulat de l'Argentine à Paris quand apparaît un médecin ; il demande le silence et décline la liste des vingt blessés qui ont été pris en charge par l'hôpital : y figure les trois noms de ses amis. Il est impossible

de se rendre au chevet des personnes qui sont toutes aux soins intensifs où elles sont examinées et soignées. Il demande compréhension et patience ; tout est mise en œuvre pour secourir les blessés. Des médecins sont venus nombreux spontanément en renfort ; la situation est sous contrôle. La priorité absolue est donnée aux besoins des souffrants ; compte tenu de l'ampleur des difficultés il est impossible, aux risques de gêner le travail, de rendre visite à qui que ce soit. Il se présente, il est le médecin chef des urgences, il y retourne pour revenir avec des informations précises pour chacun des blessés.

Amarante appelle Claudio : leurs trois amis sont bien à Bichat, mais elle n'a pas de nouvelles de leur état de santé, elle rappellera plus tard. Les deux rescapés de leur côté ont été pris en charge par un service d'aide de la préfecture. Puis elle téléphone à German : elle attend le premier bulletin de santé de ses amis « dans une heure ou deux !? ». À l'écoute de la télévision et de la radio il lui fait une synthèse des informations non vérifiées et quelques fois contradictoires. Paris est en état d'alerte ; une prise d'otage au « Bataclan » est en cours de solution, l'assaut devrait avoir lieu d'un moment à l'autre. Il lui propose de rester où elle est, et, avant de bouger, de lui téléphoner. Il a un contact au Consulat et va lui téléphoner. Amarante rappelle sa mère pour lui donner de ses nouvelles et de celles de ses amis pour qu'elle assure le relai auprès de leurs familles.

Il est minuit passé, Amarante se rend compte qu'elle a passé tout ce temps au téléphone à s'agiter, à marcher dans tous les sens... Éreintée, elle s'arrête, s'assied au hasard, trouve une place par terre au pied d'un poste de télévision et assiste en directe à la libération du Bataclan ; coups de feu, cris, sirènes d'ambulances, de police, de pompiers, gyrophares, images entrecroisées et commentaires sans filtres, visages apeurés, en pleurs. Des uniformes rentrent décider, des individus hirsutes apeurés sortent assistés de bienveillance préoccupée ; elle voit de loin des corps qu'on retire sans qu'on sache si ceux sont des morts, des blessés, des traces de sang partout. Les commentaires essoufflés intensifient le tragique de la scène ; des interviews de personnes

tourmentées au discours décousus, amplifie le terrorisme télévisé sans censure, directe glauque, flagrant violent ...

Dans une demie conscience, Amarante voit le médecin chef des urgences surgir des portes qui mènent à l'USI : elle court dans sa direction ses affaires ramassées à la hâte, trébuche, arrive la première, s'approche. Il est accompagné d'une assistante qui prend note de tout et lui demande de bien vouloir décliner son identité, de dire à quel titre elle souhaite des informations, et de bien vouloir donner un numéro de téléphone au cas où ils auraient besoin de faire un contact ? À bout de souffle elle nomme ses trois amis ; le médecin feuillette différentes fiches de sa tablette et sur un ton qui se veut rassurant :

- Marcia S. : l'état général est stable, ses jours ne sont à priori pas en danger. Néanmoins pour avoir subi l'impacte de cinq projectiles elle est maintenue dans ce qu'il est courant d'appeler un coma artificiel, soit sous une forte dose de produit anesthésiant qui lui évite de souffrir et de développer des réactions adverses. Elle a été atteinte grièvement à une main, une balle a perforé un poumon sans atteindre d'organe vital, une dernière qui s'était logé dans la cuisse gauche a été extraite sans que le fémur ne soit atteint ni aucun vaisseau sanguin important. L'anesthésie et la permanence au service des urgences la rend incommunicable probablement pour quelques jours. La durée exacte dépendra de sa réaction qui sera accompagnée en permanence par nos équipes. Compte tenu de la problématique en cours nous prévoyons la possibilité d'une courte visite demain en fin d'après-midi. Je confirme son état général est préoccupant au regard de la main mais sa vie n'est pas en danger. Il n'est pas possible d'envisager dans l'état actuel de délai pour sa sortie de l'hôpital.

Par réflexe professionnel Amarante enregistre tout sur son bloque-note. Elle voudrait plus de détails mais le médecin lui propose de comprendre que d'autres personnes attendent des informations et qu'il s'agit d'un premier bulletin...

- Regina G. : l'état général est stable, ses jours ne sont pas en danger. Elle a subi l'impacte perforants de trois projectiles dont deux ont atteint la cage thoracique provoquant une hémorragie interne-externe pour l'heure contrôlée. Une troisième hémorragie a l'avant-bras été réduite. Pour son confort et une meilleure récupération la patiente restera encore plusieurs heures sous anesthésie. Compte tenu de l'évolution Regina devrait quitter les urgences dans un délai de 36 à 48 heures : les visites en chambre seront alors normalement possibles. Une courte visite sera possible demain en fin d'après-midi quand elle aura partiellement repris conscience. Un délai d'environ une semaine est envisagé pour sa sortie de l'hôpital.
- Carlos R. : l'évolution de l'état général est satisfaisante. Les blessures sont superficielles et dès à présent réduites. Un léger anesthésiant a été administré pour que le patient puisse se reposer et dépasser le premier stade naturel d'état de choc post-traumatique. Carlos sera accompagné dès demain matin par une équipe multidisciplinaire médico-psycho-sociale, sera pris en charge sous tous les aspects de ses besoins d'assistance. Une visite en chambre sera possible demain dans la matinée ; une sortie suivant l'évolution général est envisageable sous 36 ou 48 heures.

Les nouvelles rassurent un peu Amarante qui traverse un agglomérat de personnes avides d'information. Assise proche de la sortie, elle respire profondément pour organiser ses idées : elle relit ses notes, les complète de quelques détails. Après une nouvelle respiration intense elle téléphone à German ; elle lui repasse les informations, apprend où en est la situation au Bataclan : l'assaut a été donné et les assaillants sont hors d'état de nuire ; Paris est sous contrôle policier, les premières déclarations officielles sont en cours...

Il est un peu plus d'une heure du matin, dans le taxi de retour au Marais elle repasse les nouvelles à Claudio et à l'ami chargé du réseau français. En arrivant

à l'appart elle appelle du téléphone fixe en Argentine sa mère : elle a pris en charge la transmission des informations auprès des amis et des parents : ceux des blessés s'apprêtent à prendre l'avion pour leur apporter le confort de leur présence affectueuse. Les amis restés au « Petit Paris » ont été pris en charge par les services d'assistance de la préfecture et deux représentants du Consulat.

La troisième partie de la nuit est consacrée à contextualiser les informations officielles qui arrivent, les transmettre aux médias d'outre atlantique avides d'inédits, de dernières minutes, et d'exclusivités sur les argentins atteints ce que le tandem fortuitement a le privilège de posséder. German, assis devant l'écran de télévision, est strictement attentif aux informations professionnelles et zappe entre les trois principales chaînes d'infos 24/24. Amarante est obligée à une disponibilité duale ; tour à tour, écoute attentive et affectueuse à l'appel angoissé d'un parent, ou, attention minutieuse pour une réponse objective à une question insistante du fait de sa double culture franco-argentine. Café, pizza et bières aident à tenir la longueur... Vers 4h du matin la pression diminue.

À 5h, Radio et télévision sont réduites au silence, ordinateurs et cellulaires repoussés un peu à l'écart... German rassemble notes éparses et enregistrements divers. Désarçonnée Amarante s'affale dans le canapé ; les larmes aux yeux elle remonte le fil de son épopée, réalise qu'un concours de circonstances improbable, une contingence, l'a faite échapper à une tragédie. Jean ce père absent, subrepticement lui a peut-être sauvé la vie ; le décès de sa grand-mère méconnue est à l'origine de l'exorcisme. Elle pleure, ignorant qu'elle pleure, possédée par une émotion confuse sans nom. Elle eût été heureuse d'avoir échappé au carnage dans ce mouvement filial insondable qu'elle ignorait, mais elle est en état de choc ; son amie Marcia est atrocement blessée, alors qu'elle aurait dû être à côté d'elle : aurait-elle une part de responsabilité dans ce malheur ? Elle découvre une immense béance d'incompréhensibilité, tétanisée par l'absurde de cette violence dirigée au hasard des rues : elle vacille corps et

conscience d'être, les mots se dérobent, les émotions s'amoncellent, la submergent ; de son estomac des spasmes en volutes remontent jusqu'à sa bouche. Ballotée elle sanglote consternée dans la nuit silencieuse...

German qui a terminé d'organiser l'espace salon-salle à manger devenu pôle de rédaction déporté, l'aperçoit, s'assied à côté d'elle dans le sofa dévasté, paternellement prend sa tête sur son épaule. L'ancien console la débutante avec la maladresse chaleureuse du vieil ours au cuir culotté :

- « Bienvenu au club ! »

Il lui propose une pilule pour « induire le sommeil » :

- Lumière éteinte, dans la plus totale obscurité c'est un saint remède. Un p'titverre de Fernet-Branca pour aider à la descente et tu vas dormir comme un enfant de chœur!
- J'en ai besoin... !!! Traversé d'un hoquet ému.

Paris le samedi 14 novembre 2015.

Amarante traverse la fin de la nuit sur une passerelle chancelante au milieu d'images stridentes : un sommeil chargé de fulgurances télévisées, scènes sanguinolentes, cris et sirènes, films hachurés, remakes obscènes... Elle intègre par sa présence des moments d'horreur, se réveille en nage d'un long plongeon en apnée ! Jean, son père fantôme bienveillant projeté en toile de fond au hasard des séquences, lui glisse à l'oreille ta grand-mère Emma Benvenuti aurait aimé... Une fatigue en chape l'immerge endormie de nouveau, ballotée dans les profonds remous de courts métrages dramatiques...

La sonnerie impérative de son portable la réveille en sursaut, il est 9h passé: Claudio au téléphone, lui et Patricia écoutent leurs séjours en France ; sur les avis et conseils à l'unisson des parents, des amis, des psychologues et assistantes sociales, ils préfèrent être rapatriés sanitaires en Argentine par un vol directe en fin de journée. Le retour chez eux auprès de leurs familles semble être la meilleure solution pour trouver une place supportable aux souvenirs des heures

traumatiques. Il lui demande comme une faveur deux choses ; il souhaite que leurs noms restent une information confidentielle, et surtout il voudrait garder le contact avec elle pour connaître l'évolution de la santé de Marcia, Regina et Carlos. Amarante acquiesce à demi-réveillée à ce qui lui paraît une évidence et promet de le rappeler dès qu'elle sera allée à l'hôpital en fin de matinée.

La conversation jette Amarante sur les rails d'une réalité aux tons incandescents grossièrement fardée de noir. Elle se lève chancelante poursuivie par un double impératif : aller au secours de Marcia, exigence absolue - nécessité de témoigner un attachement vital, de compenser son absence au moment du drame -, et montrer à German que malgré les circonstances elle est cette reporter passionnée et infatigable qu'il attend. Une folle détermination d'être l'amie idéale grandit démesurée ; dans le même élan, de cette implication viscérale, elle veut tirer le ressort nécessaire pour transmettre l'insupportable

Remise sur pied par une douche brûlante, un grand bol de café noir à la main, elle croise son mentor à peine réveillé à qui elle expose ses idées : sa volonté de se rendre immédiatement à Bichat pour s'enquérir de ses amis blessés, mais elle revient dans deux heures ! German abasourdi, perplexe lui propose de reprendre la discussion à son retour. Deux barres de céréales une bouteille d'eau complètent le sac à dos tout terrain ; électrique elle le surprend les yeux dans les yeux :

- Tu peux compter sur moi! Je descends acheter la presse du jour, je reviens te la donner et j'y vais. Une cannette de Coca à la main.

Après avoir réalisé son devoir d'assistante zélée, Amarante se jette dans les rues clairsemées où l'impatient parisien et le touriste alarmés se déplacent rapidement la tête dans les épaules, malgré le temps clément pour la saison. Si les supermarchés et les épiciers de quartier sont ouverts, les enseignes non alimentaires sont résolument fermés et la rue de Rivoli est presque déserte. Amarante plonge dans le métro. Quelques regards inquiets l'accueillent dans un

wagon tristement vide ; sensible à l'ambiance elle en est protégée par la dynamique de ses préoccupations. Libérée momentanément de ses contraintes professionnelles, parmi les quotidiens aux premières de couverture dramatiques et aux déroulés minutés des attentats, elle lit celui qui est le plus en accord avec sa sensibilité: « Carnage à Paris ». Le président français François Hollande a décrété l'État d'Urgence ; en signe de résistance il maintient l'agenda des événements politiques et sportifs et annonce le renfort des mesures de sécurité et déclare officiellement la guerre à Daesh. La violence des crimes de la veille fait l'unanimité : à l'exception du président Syrien Bashar al-Assad qui responsabilise la France, toutes les plus hautes autorités politiques et morales, de la planète sans distinction soutiennent la France et dénoncent l'absurde du massacre porté au cœur d'un symbole des droits de l'homme et du citoyen, de la démocratie. L'objectif concerté est de créer un sentiment de terreur en tuant au hasard des innocents. L'hexagone passé l'effroi naturel, réagit quasi univoque : diverses démonstrations publiques organisées et spontanées marquent, solidarité et refus de céder au chantage de la menace terroriste. Amarante, par réflexe professionnel, tente de lire aussi entre les lignes les premiers signes de récupération inhérents à ce genre de situation.

Un flot houleux d'air frais l'accueille à sa sortie du métro à la Porte de Saint-Ouen ; quelques minutes de marche à pied lui permettent de se sentir forte faite le roseau pensant aux abords de l'hôpital. Un tohubohu de personnes entoure l'accueil, une infirmière la reconnaît et lui propose de la suivre un peu à l'écart.

À l'annonce des noms, vigilante elle consulte les fiches et dicte à voix basse à Amarante qui prend note:

- Marcia S. : l'état général évolue de manière satisfaisante; le problème majeur est la main... Elle est actuellement en salle de chirurgie où une équipe analyse les possibilités de reconstruction et réalise les premières étapes: le travail est extrêmement minutieux et demandera probablement plusieurs étapes et diverses interventions. Sa permanence sous anesthésie

est nécessaire pour faire le travail de réparation et éviter les douleurs locales ; les meilleurs spécialistes sont réunis et se relayent à son chevet. Sa vie n'est pas en danger mais un séjour prolongé à Paris, quelques semaines, sera nécessaire. Les services d'assistance vont entrer en contact pour offrir un hébergement à une ou deux personnes proches qui souhaiteraient la rejoindre. Une rapide visite sera possible en fin d'après-midi au service des soins intensifs où elle continuera sous anesthésie.

- Regina G. est sortie du bloc opératoire où elle a subi une chirurgie de réparation ; les deux perforations thoraciques ont été réduites, l'état de conscience du patient sera lié à sa réaction. Il sera possible de lui rendre visite aujourd'hui en fin d'après-midi rapidement encore aux services de soins intensifs. L'état de santé évolue bien, en principe pas de risque apparent ; son arrivée en chambre est prévue pour dimanche après-midi où il sera possible de lui rendre visite.
- Carlos R., déjà en chambre, visite libérée. Son état est tel qu'il est envisagé de le libérer dès demain en fin de journée après un avis favorable concerté de l'équipe médicale réunie...Deux membres du consulat sont passés en début de matinée, l'ont rencontré et devront repasser dans le courant de l'après-midi. Sa chambre est la 906.

Avant de s'y rendre Amarante téléphone à sa mère anxieuse, relais auto-décrété, pour lui donner les infos du jour de ses compatriotes. À son arrivée elle trouve Carlos à regarder les infos à la télévision ; il se lève précipitamment de son lit pour l'embrasser avec l'effusive ferveur latino-américaine. Ils pleurent dans les bras l'un de l'autre avant de ne pouvoir parler. Carlos lui raconte:

- Nous étions tous les cinq installés en terrasse à discuter chahutant, buvant la deuxième tournée de la soirée, quand s'est arrêtée en face de nous une voiture noire : jaillissent trois jeunes hommes vêtus de noir à visage découvert mitraillette à la main, et ils tirent visant toutes les tables à cinq mètres de distance. Tétanisé, assis comme au cinéma, j'ai tout vu ! Un

vrai jeu de massacre ! La proximité et l'intensité des coups de feu, j'ai cru que j'allais mourir ... !! Moi et toutes les personnes autour... !!! Je ne sais pas comment je suis indemne... !!!! Eux, ils ont continué à tirailler sur la terrasse du café voisin... Et sont repartis comme ils étaient arrivés !!! Derrière, un chaos vrillé de hurlements et de sanglots, mécaniquement comme des professionnels de l'extermination... Autour de moi que des corps allongés, couverts de sang ; certains se sont relevés d'autres non, des braillements de douleur, des cris de peur, des appels au secours...

Carlos la tête dans les mains sanglote, Amarante lui passe un bras sur les épaules, le serre contre elle, essaye de le consoler la tête contre la sienne. Elle l'écoute longtemps, lui délivrer des images horribles entrecoupées d'un torrent d'émotions...

Puis il veut des nouvelles de toute la bande de copains...

Comme pour Claudio et Patricia s'il est libéré le lendemain de l'hôpital, le mieux serait qu'il retourne à Buenos Aires, rapidement, pour mettre le plus de distance possible. Elle va faire un contact avec le consulat et elle reviendra plus tard dans l'après-midi. Avant de repartir :

- Tu veux quelque chose ?
- Non tout va bien ; ici on s'occupe bien de moi... J'ai eu beaucoup de chance ; merci d'être venue. Si, rentrer en Argentine !
- Je m'en occupe. À toute à l'heure ! Elle l'embrasse maternante sur le front, les yeux humides.

Dans le hall de l'hôpital, elle téléphone à Claudio et au consulat... puis direction la « Rédac » ! Décidée à faire le tour de Paris le temps de quelques clichés Amarante prend un taxi ; le chauffeur portugais se laisse facilement convaincre par la belle cousine d'outre atlantique et endosse enthousiaste le rôle d'assistant reporter photographe. Arrêts sur images ad libitum des boulevards et des avenues vides, de quelques grandes enseignes parisiennes aux rideaux baissés,

de l'imposant cercle de sécurité qui interdit l'approche du Bataclan, d'un couple d'amoureux tristes qui s'attarde devant les barrières et s'enlace violemment, de la courte place du Petit Paris et du Carillon aux vitrines étoilés d'impacts sans aucun cordon de sécurité, où la sciure de bois recouvre encore le sol marqué de sang; de nombreux passants prenant soin de respecter le contour, se recueillent devant les minces flammes des bougies qui résistent bravement, d'autres déposent de petits bouquet de fleurs devant les rideaux de fer baissés; deux filles se câlinent absentes, une boulangère préoccupée guette sur le pas de sa porte... Soudainement suffoquée Amarante monte dans le taxi, à haute voix lance autoritaire à son acolyte:

- Ça suffit je rentre ! Et lui délivre son adresse.

Le lusophone originel surpris par le ton péremptoire, obtempère, mais poursuit :

- Mais il y a d'autres endroits à voir ?!
- Non merci. Lâche Amarante douloureuse, la voix enrouée, l'œil larmoyant.

Calée au fond du siège bienveillant, le regard fixe en quête d'un retour à la normale elle parcourt mécaniquement les instantanés de son appareil digital. Puis crispée elle fait le tri : parvenir à une sélection présentable au boss.

L'initiative photographique d'Amarante est salué d'un satisfecit tranchant ; « Good ! » German est aux prises avec le tri des diverses déclarations officielles nationales qui ressemblent bizarrement à des non-événements après la tragédie historique de la veille. Les instantanés vont illustrer mieux qu'un long discours le climat dans les rues de la ville « battue par les flots mais qui ne sombre pas ». L'authenticité des images parisiennes vient enraciner les réactions de solidarité qui se multiplient. Les bougies allumées des rues de Paris se reproduisent à l'infini autour de la planète ; le drapeau français flotte inusité sur divers édifices de nombreuses villes ; des milliers de personnalités dénoncent l'abjection de l'action odieuse. Les représentants des trois religions monothéistes s'entendent

pour un credo solidaire contre la barbarie. Le vieux symbole de 1958 « Peace and love » reprend du service : dans le cercle noir, le profil de la tour Eiffel envahit les réseaux sociaux. Un dispositif de sécurité mobilise toutes les forces de police, de gendarmerie et des pompiers, l'armée a été appelée en renfort. Les édifices publics – Écoles, musées, théâtres - resteront fermés samedi et dimanche, les gares et les aéroports maintiennent leur fonctionnement habituel. Une division s'opère dans l'initiative privée ; les uns ouvrent leurs portes en se targuant de ne pas vouloir amplifier le désarroi et refuser de céder au chantage des attentats, d'autres parlent du principe de prudence et préfèrent les laisser closes. La même question se pose quant aux manifestations provoquées et spontanées : résistance ou prudence ? Vieux débat !

Il est quatre heures quand le tandem termine de repasser quelques infos originales soigneusement divisées aux journalistes associés à leurs maisons de la presse écrite pour le bouclage du journal télévisé de 13 heures à Buenos Aires. Tous les moyens de communication restent branchés, les téléphones à portée de main : on baisse le son des plus bruyants. Amarante laisse German régner sur la pseudo organisation de ce qui était un salon *cosi* où il fouine à la recherche d'un fil conducteur ; elle court au kiosque à journaux prendre l'incontournable quotidien de l'après-midi et au supermarché à l'assortiment de plats préparés sous vide « de rêve ». Le déjeuner ne tarde pas à sortir ! Deux cafés, le lave-vaisselle en marche Amarante se lance sur le circuit qui la mène à Bichat.

Du métro elle a une communication téléphonique saucissonnée d'interruptions avec Claudio : il confirme que Patricia et lui rentrent en avion à Buenos Aires le soir même : le moral est meilleur, ils sont bien entourés et entrevoient leur retour comme une délivrance, mais se sentent un peu coupables d'abandonner Marcia et Regina à leur triste sort. Elle essaye de l'apaiser.

À l'hôpital, elle tranquillise Carlos, dont le départ est prévu pour le lendemain soir, après accord entre les corps médical et consulaire ; il aurait aimé avoir le cran de rester avec ses amies blessées. Elle l'en dissuade, lui parle de son retour. Rassurée sur la situation des épargnés, Amarante se fait accompagner aux soins intensifs où sa présence ne sera que de quelques minutes pour chacune de ses amies; l'infirmière avec la tranquillité d'un certain âge, lui explique que les deux sont sous anesthésie et perfusion, que l'écran qui déroule des graphiques en permanence est le moniteur qui permet l'accompagnement de l'activité cardiaque et respiratoire; la grosse machine inutile à côté est là à titre préventif en cas d'insuffisance pulmonaire. À la sortie des box elle se dit optimiste - elle a travaillé pour une ONG proche de champs de bataille -, et pense sincèrement que Régina sera en chambre demain et en Argentine dans quelques jours ; la récupération de Marcia sera plus longue à cause de la réparation de la main. Toutes les deux pour être jeunes et en bonne santé réagissent très bien, et tout risque pour leur vie peut être écarté. La confrontation des deux corps inconscients, le pragmatisme de l'avis médical ébranlent Amarante : elle pleure en souriant, puis s'effondre et sanglote dans les bras maternels de l'infirmière aguerrie. Recomposée, elle passe transmettre à Carlos son témoignage positif et les commentaires réconfortants de la responsable des soins de leurs amies, évitant les détails affligeants.

À la nuit tombée, Amarante prend un taxi ; refaire le circuit de la fin de matinée pour reproduire la même séquence dans une version nocturne, remake sombre ardent. Sur les photos un peu posées, les avenues et boulevards sont traversés de quelques rares éclairs rouge et or. Le cercle de sécurité autour du Bataclan a été levé, les rideaux de fer ont été baissés : sur la toile de fond lugubre défile et stationne une humanité à la grave douleur retenue. Le véhicule doit avancer lentement, s'arrête ; elle descend, le manque de clarté la pousse à des cadrages plus serrés ; pour une composition mieux dessinée elle choisit le noir et blanc.

Dramatisés les visages apparaissent avec un nouveau relief, la sobriété du fusain évite le spectaculaire ; la lumière traversante anime l'irréel manque de couleurs d'ombres flottantes, les lueurs indécises des bougies lancent des éclats liquides sur les traits atterrés ; les fleurs s'éternisent dans un relief de porcelaine. On a fait place nette sur les trottoirs du Petit Paris et du Carillon ; Amarante y retrouve la même commotion endeuillée d'où éclot parfois la boursouffure de la colère. Elle sort du véhicule un moment se recueillir ; estomac verrouillé, oreilles bourdonnantes, les larmes aux yeux, elle se courbe accablée devant la violence fanatique et la folle injustice des événements qui ont meurtri ses amis, et l'ont épargnée... Une vague incompréhensible de remords la rejette sur le siège arrière du taximétré.

À son arrivée German, la tranquillise maladroitement, lui dit que quelques journalistes des principaux médias sont déjà arrivés et d'autres sont en route. Les demandes d'information de la veille vont diminuer énormément. Le rythme continue soutenu pour le bouclage du journal de 20h des chaînes de télévision, et celui de la presse écrite et en ligne. La tribune des premières est encore sur les événements de la veille, leurs conséquences et les interprétations, mais tous veulent des informations sur les ressortissants argentins pour en faire une sous-tribune attentionnée. Un bon point pour eux ! Le temps d'un skype avec sa mère pour échanger des informations précieuses – la mère de Marcia et le père de Regina voyageront le lendemain matin et arriveront dans la soirée pour passer le temps nécessaire au chevet de leurs filles, au frais de l'état français avec l'aide attentive du consulat argentin à Paris -, alors que le chef d'équipe fait le tri dans les dernières images ; le tandem est de nouveau dans les starting-blocks pour la deuxième mi-temps des médias de Buenos Aires...

La fin de la journée ressemble à la précédente mais un ton en-dessous, le coup de feu professionnel laisse place à un arsenal plus complet, une collecte plus large pour la couverture de l'actualité, qui commence à retomber comme un

soufflet qui se refroidit : les instances politiques s'efforcent de démontrer, en parole et en décision, une réelle détermination et une vraie compétence (!?) face à l'ennemi infiltré qui a la couleurs des citoyens locaux et qui a pris le parti de frappé au hasard sur la base de l'attentat suicidaire. Ce nouveau type de guérilla urbaine est particulièrement difficile à prévenir, à circonscrire, et moralement d'autant plus dévastatrice que les générations actuelles se sont habituées à la paix.

Amarante sent un certain soulagement à l'annonce du départ éminent de Carlos et de l'arrivée des parents proches des deux principales victimes argentines : ils vont au quotidien pouvoir garantir une présence affectueuse constante qu'elle pressentait devoir assurer. Si le sentiment d'une part de responsabilité dans ce drame demeure, le poids de l'amical « sac à dos » diminue. À l'heure de se retirer dans sa chambre, elle requiert d'Arnaldo un p'tit cachet et une dose de Fernet Branca pour s'assurer une nuit récupératrice.

Paris le dimanche 15 novembre 2015.

La précédente nuit d'Amarante avait été une nuit d'orage, celle-ci est un crachin brumeux sous un plafond bas traversée d'éclairs, les images de l'hôpital s'enchainent aux images de l'hécatombe ; les photos réalisées opèrent comme un collage, se superposent, marouflage imaginaire, une pseudo réalité déroule son film en noir et blanc sur l'atroce récit, pansement sur la plaie vive de l'angoisse coupable. Lugubre amélioration dans la désolation ; aube au gris sale et brume poisseuse du bout de la nuit, cisailée des instantanés des deux corps inanimés de ses amies, isolées, laissées à la dérive de l'électronique hospitalière.

Quelques rares images oubliées de la grand-mère Benvenuti souriantes strient d'une clémentine lumière le sommeil opaque.

Au réveil le duo fonctionne à l'automatique. German se branche sur la radio, un écouteur à l'oreille, la télévision branchée sur une chaîne d'information internationale 24 /24, quelques articles des jours précédents accumulés sur la table de salle à manger pour préparer sa correspondance ; la rédaction attend une double page avec photos (exclusives !) pour retracer les dernières 48h. Amarante après avoir fait le plein de café, de viennoiserie et de la réduite presse du dimanche enrichie de quelques éditions spéciales, sort faire le tour d'un Panam désolé qui commence par Bichat.

À l'hôpital les nouvelles sont rassurantes : Régina sera en chambre en début d'après-midi et Marcia demain ; l'infirmière prévient que pour sortir d'un long séjour sous anesthésie elles seront un peu « dans les nuages ». Carlos a bien dormi avec un « léger antidépresseur » dont il pourra se passer progressivement arrivé en Argentine ; c'est l'avis du médecin qui est passé le voir. Il quittera Bichat vers 14h pour faire sa valise et prendre un vol pour Buenos aires ce soir. La conversation est chargée d'émotions, mais les lourds sanglots de la veille font place à des pleurs fervents. L'aide pharmaceutique a rendu les visites sympathiques ; le consulat, les psys, les infirmières sont en odeur de sainteté...

Dans le taxi, la radio d'information commente le premier jour de deuil national ; la presse française et internationale solidaires essayent de trouver la justesse des mots et la sobriété des images en écho à l'insupportable du massacre et aux traumatismes conséquents.

Amarante son Reflex en main cueille un Paris en contraste. Le ciel clair et la température printanière surprennent les principaux centres d'attraction de la capitale fermés ou désertés de tout public : les Champs Élysées chaussée et trottoirs, le Champ de Mars et son grand mât, l'esplanade de Notre dame sont

parcourus de quelques ombres pressées. Touristes et parisiens, pour un très grand nombre, restent frileusement chez eux. L'attroupement de quelques autres sur les lieux du crime et sur la place de la République fiévreusement silencieuse contrarie l'élan général et les interdictions officielles, et, parfois, entonne une terne « Marseillaise » : inquiets ils défient la peur, se recueillent autour de la symbolique absence des morts, font montre de leur compassion pour les blessés et les proches des personnes atteintes, souhaitent le dépassement de la rage confuse et discriminatoire, signent leur résistance passive. Quelques personnes s'embrassent silencieusement dans une émulation fraternelle contre l'isolement morbide, l'absurde de la terreur aveugle, le risque de fracture d'un tacite accord de tolérance... La lumière et les couleurs se retrouvent sur les clichés d'Amarante ; à la demande elle les traitera en noir et blanc.

Dans le taxi de retour au Marais, en faisant le tri des photos, elle s'échappe à la poursuite de ses pensées : son appareil sur les genoux elle remonte le cours des 48 dernières heures... Elle accepte une invitation à dîner de son père biologique, après qu'il lui est annoncé le décès de sa propre mère, grand-mère mal-connue ; ce qui devait-être un simple épisode en demi-teinte, se transforme coup de théâtre qui la sauve d'un attentat meurtrier. Signe du destin ou contingence ? Pourquoi la fatalité frappe -t- elle son amie d'enfance ? Un non-lieu pour elle, l'horreur pour sa meilleure amie ! Pourquoi cette chance inique pour elle ? Pourquoi ce malheur immérité pour elle ? Amoralité criante ! Pourquoi cette injustice crasse ? Qu'a -t- elle fait ou n'a -t- elle pas fait pour que la barbarie les sépare... !!! ??? Si elle avait été avec elle quelque chose du cours de l'histoire eût-il été changé ? Quelque chose oui, mais quoi !? Dans quel sens !? Suffisant !? Impossible de savoir ! Dans quel sens auraient-elles pu partager ce virage imprévisible de l'existence !? Le film ne peut être rembobiné, l'action recommencée...

Elle sait qu'il n'y a pas de sens à trouver, mais son esprit cherche malgré elle : pourquoi ? Pourquoi elle, pourquoi pas moi ? Sans le vouloir (!?) est-elle la cause de ce mal ? Qui a choisi le restaurant et l'heure du rendez-vous... !!!??? Stupide. Elle croit pressentir un malheur majeur ! Ou est-ce la culpabilité qui l'envahit ? Au-devant d'un danger qu'elle croit sentir sa pensée court dans tous les sens, s'égaré, augmente la sensation d'une présence absente et périlleuse, de perdre pied... Sa tête tourne un peu, elle ouvre la fenêtre ; une furieuse brise glacée la décoiffe, lui écarquille les yeux qui larmoient de froidure et d'auto commisération. Elle chausse ses inutiles lunettes de soleil, renifle violemment pour refouler larmes et ressentiment, renoue son écharpe, ferme plus haut l'anorak tous temps : effrayée elle s'apprête à affronter la bourrasque d'étranges remords.

À l'appartement German se précipite sur l'appareil photo qu'il échange avec son ordinateur ; il attend d'Amarante quelques lignes pour un encadré à propos des argentins blessés, et une relecture critique de l'article qu'il a écrit. Elle a du mal à rester concentrée ; la tâche est simple elle s'efforce à rester sur son travail et à refouler le flot trouble des questions qui encombrant le ciel de ses pensées.

Les urgences du journal de 13h en Argentine ont été pris en charge par les équipes des chaînes télévisées venues spécialement sur place, le déjeuner, la veille sur le pouce, a retrouvé l'allure d'une pause-déjeuner. German demande des détails sur la situation de ses amis qu'Amarante prolonge par l'évocation de son histoire ; la chance qu'elle a eu d'avoir échappé et le sentiment de responsabilité coupable qui la poursuit... German prend le prétexte que les demandes des deux rédactions se sont normalisées, et propose pour se détendre à Amarante d'aller dîner dans une petite brasserie voisine où il a ses habitudes : irrécusable proposition. Après quelques tasses de café, le tandem se défait, le premier va courir les ombres de la ville lumière pendant que la seconde se rend à Bichat ; rendez-vous pour dîner à 20h30 au resto !

Arrivée à l'hôpital, aux urgences on la laisse rentrer comme une habituée ; Marcia dort profondément, une main est prise dans une espèce de nasse enturbannée ; la chirurgie a demandé le travail simultané de deux équipes, constituées d'un micro-chirurgien et d'un chirurgien-orthopédiste, se relayant; elle a subi trois interventions successives de plus de six heures chacune. Le chirurgien responsable sera présent vers 19h pour répondre aux questions de la Mère de Marcia qu'ils attendent. C'est très long, la main a été très endommagée par les balles qui l'ont traversée ; un travail de reconstruction est en cours. La première étape est conclue : à priori sa vie n'est pas en danger mais il faut attendre que le corps réagisse pour penser les prochaines étapes ; la perforation pulmonaire diminue sa capacité de récupération. Tout va demander patience et courage.

Amarante rencontre Regina les yeux rivés à la télévision ; elle l'embrasse avec effusion, les yeux débordent de larmes ; elle s'assied sur le lit face à face; elles se tiennent les mains. Après qu'à sa demande, Amarante lui ait confirmé l'arrivée de son Père pour la fin de l'après-midi et lui ait donné des nouvelles détaillées de la tribu, Regina raconte : d'une voix étonnamment calme elle relate l'insupportable attentat gravé dans le détail. Comme un film au ralenti elle déroule les premiers instants : assises à chahuter avec Marcia à la terrasse d'un bar, en face d'elles trois jeunes et beaux garçons de noir vêtus sortent d'une voiture ; ils viennent souriants en courant vers elles dans un camaïeu de lumières et d'ombres, ils commencent à tirer à la mitrailleuse à quelques mètres de distance dans leur direction ! Elle passe de la surprise souriante à l'effroi catatonique en un instant. Le choc des impacts la secoue et la retourne comme une baudruche ; des douleurs vrillantes la parcourent, du sang jaillit de son corps, la peur de mourir, elle crie de douleur au milieu des hurlements. Un temps immensurable de panique et de souffrance mélangées s'étend infini ; le désespoir s'installe... Claudio qui lui tient la main avec une gueule de désolation, ne cesse de lui répéter de rester calme, Marcia couchée à côté d'elle

dans une mare de sang : Patricia essaye de la réveiller, elle la croit morte. Carlos manifestement blessé est assis silencieux, choqué, le regard fixe, errant ... Elle s'est sentie partir avant l'arrivée des secours ! Enfin les sirènes et les pompiers, elle est dans une demie conscience blafarde ; on la couche dans l'ambulance, perfusion, masque d'oxygène, elle est tranquille, dans un laisser-aller prête à mourir, elle ne pense plus, presque heureuse elle s'est sentie partir avec le démarrage en trombe du véhicule de secours ; on lui interdit de s'endormir, arrivée en courant à l'hôpital, « black-out total » ...

Émue aux larmes, Amarante l'écoute les yeux écarquillés, abasourdie, par la précision et la distance du récit : l'absence d'émotions dans le ton et les expressions du visage de Regina font de son témoignage un monument d'inclémence, une scène de théâtre de l'absurde qui lui labourent le ventre. Elle imagine que les médicaments sont responsables de ce témoignage hyperréaliste, tente de mettre une sourdine à ses émotions. Regina complète :

- Quand tout est arrivé, j'étais assise à côté de Marcia, on papotait, rien de très important, tu sais des trucs de nana, mais on était dans un moment où on vivait la même chose, le même trip... Quand les mecs ont débarqué et qu'ils ont commencé à tirer, moi j'ai retenu mon sac qui était sur mes genoux et Marcia s'est levée les deux mains en avant comme pour les retenir, leur dire de s'arrêter, ou pour se protéger, je ne sais pas !? C'est pour ça qu'elle est blessée à la main. J'espère qu'elle va s'en sortir ! C'est une fille tellement bien... Je comprends pas ce qui nous est arrivé, j'ai l'impression de me réveiller d'un cauchemar, je n'y suis pas !

Elle demande une confirmation de ce que lui a dit le médecin, elle pourra rentrer en Argentine dans une semaine ? Soulagée, Regina ne pleure presque pas, très émue elle fonctionne fascinée, hors d'elle. Amarante prévenue sait attribuer ce retard de pleine conscience, « un retour graduel à la vie ». Elle lui rappelle que son Père et la Mère de Marcia sont attendus en début de soirée à l'hôpital ; ils seront accompagnés d'une personne du consulat et une assistante sociale

française. Elles échangent longuement sur la personnalité de leur amie grièvement blessée. Regina ne semble pas vouloir aborder le sujet de l'attentat, Amarante respecte cette omission, lui parle de l'avenir proche : elle lui promet de revenir le lendemain au même horaire que son père pour faire sa connaissance et rencontrer la mère de Marcia qu'elle connaît mal.

À sa sortie son portable retentit : le représentant du consulat. Les parents de ses amis hospitalisés souhaitent lui parler. Le dialogue avec la mère de Marcia, Maria, est difficile ; bouleversée, désorientée, elle pleure et tout à la fois s'excuse, pose des questions à la chaîne sans attendre la fin des réponses... Sensible à son désarroi, Amarante tente de la rassurer et convient de la retrouver le lendemain à l'hôpital. La discussion avec le père de Régina en comparaison est presque sereine et objective ; après l'avoir remercié, il lui demande des nouvelles de sa fille et la confirmation de la sortie. Amarante le tranquillise, l'assure que tout lui sera confirmé par le corps médical.

Après avoir raccrochée, abasourdie Amarante ressent les demandes réitérées de Maria comme une sorte de réquisitoire non adressée mais qui la touche ; l'état d'affliction de la mère de son amie ressemble à celui qui aurait été celui de sa propre mère ; une tristesse amère lui colle à la peau, sueur froide qui l'habille ! Une envie de pousser un coup de gueule : « Pourquoi ça, pourquoi moi ? Merde ! Je veux oublier ce cauchemar... !!! »

Dans un effort de sang-froid, elle entre-aperçoit qu'elle a beaucoup de chance dans son malheur. Ne pas s'appesantir se réfugier, dans l'action, saisir son appareil photo, prendre un taxi, faire le tour de Paris, maintenir vive la flamme du drame de ses amis, des inconnus qui ont payé de leur vie, dans leur chair le tribut de l'absurde intolérance des croyances : témoigner!

Quelques parisiens de tout crûs affrontent l'angoisse latentes des rues de la capitale qui retrouve petit à petit ses lumières, à l'image de la tour Eiffel de nouveau illuminée mais qui ne scintille pas encore d'heure en heure ; temps

suspendu « in memoriam ». L'ambiance est un degré moins tendue, les images numériques ont du mal à enregistrer l'amélioration seule l'intensité de la lumière marque une différence. Le calme dans les esprits est loin d'être revenu, au moindre cri au premier bruit suspect, la foule hystérique est prise de mouvements de panique. Amarante témoigne l'un d'entre eux place de la République : elle se réfugie dans son taxi qui démarre en trombe, téléphone à German ! Il la rappelle la télévision révèle que le sauve-qui-peut était sans cause réelle.

Les clichés du jour sont rapidement revus par le capitaine et échangés pour une image d'archive de la Dame de Fer de Paris éclairée de pied en cape ; les brèves des compatriotes tiennent en cinq lignes. Ébranlée par les émotions de la fin de l'après-midi, Amarante qui ne veut pas préoccuper sa mère, téléphone à Marcela une amie psy plus âgée de passage à Paris. Elle trouve sur l'épaule professionnellement amicale le confort de l'écoute attentive et ininterrompue qu'elle espère ; en vidant son sac elle entrevoit les conséquences du traumatisme du choc et l'apparition d'un univers de fantômes dont elle subit l'emprise. Elle pense à téléphoner à son père, mais l'heure de la réserve à la brasserie de German a déjà sonné ; un peu tranquillisée elle se réjouit à l'idée d'un repas savoureusement copieux, arrosé d'un vin maison dans les coutumes du boss, et de tenir là l'opportunité de lui parler de son aller et retour en Corse.

Paris le Lundi 16 novembre 2015...

La conversation à bâtons rompus, la générosité des plats, le pinot noir d'Alsace et le feu vert pour un aller et retour de quarante-huit heures en Corse

ont aidé Amarante à dormir dans une perspective moins dramatique. La nuit, si elle n'a pas été sans remous ni remords, a été, en comparaison des deux précédentes, réparatrice.

Dans un interminable étirement au réveil, le projet de voyage, dans son sens diffus, se revêt d'une ombre accueillante : elle l'entrevoit insoupçonné et bienfaisant, un juste mouvement inconscient, filiale ! Faute de temps, elle stoppe l'introspection, démarre au kick, saute de son lit pour surprendre German par un passage en tête au premier virage... Cafetière en route, un survêtement sur son pyjama, elle s'empresse de trouver dans le quartier le complément viennois et la presse du jour, manifester sa reconnaissance à l'Ancien, à sa compréhension bienveillante. À la sortie de sa tanière, l'ours n'est qu'à moitié surpris par le geste ; mal réveillé il remercie du bout des lèvres l'attention, « Bonne idée ! », allume sa radio d'information favorite et se précipite sur la presse ses lunettes demi-lune embrumées de guingois à la pointe de son nez.

« État d'urgence et trois jours de deuil national décrétés », « Nombreuses perquisitions et interpellations en France et en Belgique » sont en première page. Les diverses manifestations de solidarité sont saluées et l'actualité étrangère retrouve sa place. Les « nationalistes » hexagonaux et européens tentent de récupérer à leurs fins la cruauté de la violence marginale et la vulnérabilité des frileux. « Les parisiens balancent entre gueule de bois et fureur de vivre », au pays du rouge et du camembert la réponse est « Tous au bistrot ! » et « #Je Suis En Terrasse ». On affiche une volonté de maintenir une vie normale et toutes les activités reprennent prudemment. Avec de nombreuses minutes de silence et quelques Marseillaise, le Beaujolais Nouveau coulera l'heure dite... Les quotidiens sont généralement alignés sur l'effort souriant et engage un retour volontaire aux « sujets légers ». La résistance est majoritaire !

German, sans cesser d'accompagner les conséquences de la fin de semaine, veut se remettre sur les deux sujets qu'ils sont venus travailler: « Les flux migratoires en France (et en Europe) » et « L'anniversaire de l'attentat contre Charlie

Hebdo » dont l'intérêt a crû avec l'actualité : une réunion de reprise des deux chantiers est convenue pour le début de l'après-midi, précédée d'un plateau repas pris en commun pour une remise à plat du programme de la semaine qui prenne en compte l'absence d'Amarante mercredi et jeudi.

Libérée pour quelques heures Amarante commence par appeler Jean, son « père B », pour Benvenuti ; à l'annonce de la nouvelle il contient mal sa joie et lui propose de s'occuper de tout, un aller en début de matinée mercredi et un retour en fin de journée le jeudi à des horaires raisonnables. En passant elle lui raconte, ce qu'il ignorait, dans quel imbroglio elle se trouve ! Avant de boucler l'achat des billets il lui enverra un texto pour avoir sa confirmation... Satisfaite d'avoir su répondre à cette demande qui lui tient à cœur plus qu'elle ne veut y penser, elle savoure debout à la fenêtre une ultime tasse de café à la main, en poursuivant le soleil gris-vert qui joue à cache-cache derrière les nuages !

Les cinq minutes de rêverie sont avalées avec une dernière gorgée du noir jus ; sur une profonde respiration Amarante démarre appréhensive en direction de l'hosto où l'attendent les parents de ses amis...

Alors qu'elle hésite à l'entrée de l'hôpital, « Les plus faciles d'abord » l'un des mots passe partout de « son père A », pour Américain, amateur de bridge, lui indique faute de mieux la chambre de Regina. Le père et la fille discutent émus, encore sous le choc du détour dramatique de ce qui était un voyage de tourisme entre amis ; tranquilisés par la visite du médecin chef des urgences, ils s'évertuent de diminuer l'impact grâce aux perspectives de prompt rétablissement et du retour sous une semaine en terre natale: « Le pire a été évité » concluent-ils dans un double sourire froissé.

L'ambiance n'est pas la même dans la chambre de Marcia : Amarante rencontre Maria désolée, elle se lève chancelante de son siège, l'embrasse et pleure dans un pesant mouvement d'intimité douloureuse. Après avoir accueillie l'affliction de sa mère, elle s'approche de son amie mal éveillée ; un long regard tendu les relie, elle dépose un long baiser sur son front la seule surface libre du visage. En

s'efforçant d'avoir une voix naturelle et tranquille, elle lui donne des nouvelles de la petite tribu et lui présente son avenir de manière objective et positive. Marcia est présente, sourit faiblement sans pouvoir s'exprimer verbalement... Son apparence n'est pas particulièrement réjouissante : la mauvaise mine est patente, un avant-bras est immobilisé dans une sorte de plâtre doublé d'une cage, la jambe droite dans une gouttière; une machine multi écrans derrière elle jette dans l'ambiance la lumière électronique de graphiques incessants, une profusion de tube, oxygène, goutte à goutte, sonde la chosifient. Le patron des urgences et le chirurgien responsable ont su tranquilliser la mère et la fille quant au futur de cette dernière : c'est une question de temps, de semaines sûrement, ou de mois : elle devrait pouvoir retrouver la quasi-totalité des mouvements de sa main et de ses doigts. Sa vie n'est pas en danger, la vitalité naturelle de son jeune âge lui permettra de répondre rapidement aux traitements. Mais une question sans réponse obsède Maria qui la répète comme un refrain « Pourquoi lui ont-ils fait ça à elle ? Elle qui a toujours été si préoccupée par les autres !»

Maternelle, Amarante l'éloigne du chevet de son amie qui somnole pour tenter de la tranquilliser ; le pire a été évité, c'est absurde rien ne sert d'y réfléchir ; il faut, pour aider Marcia dont les prochaines semaines vont être douloureuses, garder la tête haute et être optimiste. Elle a besoin d'une mère proche, solide et fière d'elle, certaine de la voir surmonter les conséquences de cette violence aveugle. Elle est dans les mains des meilleurs spécialistes et va s'en sortir très bien. Amarante croit que l'exemple des enfants exceptionnels, à qui Marcia, en tant que psychologue, offre une écoute attentive, seront les modèles du combat qu'elle va mener contre la brutale sauvagerie de ce non-sens barbare. En promettant de revenir le lendemain en fin de matinée, prophétique elle conclue : « Elle est généreuse et forte, elle va surmonter ce drame ; avec l'aide de sa mère !» La dernière partie de la phrase n'est pas la plus évidente.

À la sortie l'assistante sociale de retour veut la rassurer, un suivi psychologique sera assuré auprès de la mère, et de la fille pendant toute la durée de leur séjour

en France... Soulagée d'avoir été à ses propres yeux à la hauteur des circonstances, Amarante retourne en métro, sans photo, dans ce qui lui semble un refuge : retrouver une routine professionnelle auprès de son mentor autoritaire et attentif.

Après un « Croque-salade » café pris sur la table-bureau de l'A.P., le programme se déroule dans le calme fruste de l'après-tempête : révision du plan initiale des deux articles de fond compte tenu de l'actualité récente, listage des sources d'informations, des rendez-vous pour interview, programmation des reportages qui vont demander un déplacement, premières pistes d'illustrations en dehors des photos réalisées in loco, répartition des tâches...

Après-midi chargée, entrecoupée de quelques brèves demandes urgentes des rédactions, d'appels d'amis et de parents inquiets avides de nouvelles, qui se prolonge jusque tard dans la soirée. Pour le dîner menu au choix : pizza ou hamburger, bière ou coca, livrés emballés, c'est pesé!

Paris Mardi 17 novembre 2015

L'intense travail de la veille conclu après minuit a assommé Amarante, et l'urgence des nombreuses tâches à venir fonctionne en contrepoison au choc

émotionnel ; la fatigue et les demandes multiples encore mal priorisées la plongent dans un sommeil profond et bouillonnant.

Café-croissants oranges pressés partagés, les radios d'info 24/24 et la presse écrite du jour montrent une ambiance parisienne tendue ; à la moindre (fausse) alerte les réactions sont nerveuses et surdimensionnées ; le gouvernement sous pression par nécessité et par opportunisme (Le pouvoir doit se montrer rapide et fort, efficient !) prend un virage conservateur et montre du service, décrets autoritaires, perquisitions démonstrations de force... Les sondages annoncent que la presque totalité des parisiens est en colère et peiné mais n'a pas peur : ils vont « apprendre avec cette crainte larvée, cette boule au ventre » à vivre. Les médias cherchent à surfer sur cette vague avec un retour au calme qui évite banalisation et dramatisation. L'Islam officiel dit « Non au terrorisme et à l'amalgame » et « son profond attachement à Paris, sa diversité et aux valeurs de la République ». L'international joue toujours la solidarité et les ondes nationalistes arrivent outre atlantique où les US Republicans haussent le ton ; le ministre français des Affaires Étrangères reçoit son homologue from USA... Les humoristes de service de la radio essayent de trouver le ton et fanfaronnent « Si vous n'aimez pas le rock, l'alcool et le sexe n'en dégoutez pas les autres ! », « Daesh, elle t'emmerde la France, en terrasse devant une bière ou un thé vert », la Tour Eiffel se revêt des couleurs de la France, on veut croire encore, comme Hemingway, que « Paris est une fête »!

L'actualité visitée, Amarante prend la direction de Bichat ; préoccupée par la confrontation avec Maria, elle a essayé vainement un contact avec Marcela l'amie psy ; German n'est même pas un peu disponible! Elle téléphone à son père B pour avoir confirmation de son voyage et parler un peu peut-être ! Surpris au débotté, en retard pour l'avion de Bastia, il lui confirme seulement : « C'est tout ok pour demain ; j't'envoie un SMS avec le détail des vols! Bisous. » Elle pense à téléphoner à sa mère mais le décalage horaire l'en dissuade. La météo annonce grisaille et pluie agrémentées de vent, un coup

d'œil à la fenêtre confirme la prévision : temps de saison, morose la vie dans ces conditions ! Son uniforme et un parapluie, le cœur serré Amarante se jette à l'eau de ce qu'elle ressent comme une « bonne action » nécessaire...

À l'hôpital la situation évolue lentement : un mieux dans la chambre de Regina, l'amélioration générale de son état de santé et un accord trouvé avec un hôpital de Buenos Aires autorisent l'anticipation au vendredi de sa date de la sortie: l'accompagnement post-opératoire sera assuré « près de chez elle ».

Entre les deux visites pour prendre le temps de respirer et de se préparer Amarante passe voir l'infirmière chef : elle la tranquillise sur ses amies même si le cadre est très différent. Dans le cas de Marcia, elle lui rappelle qu'une équipe constituée d'une psychologue et d'un psychiatre suivent la fille et la mère, quotidiennement avec l'assistante sociale.

Dans sa chambre, Marcia avec l'élimination du masque oxygène parle librement, reprend contact avec la réalité et reconstitue le fil de son histoire. Si d'un côté la présence de sa mère reconforte la blessée de son affection maternelle, son inquiétude irrépréhensible sature l'atmosphère.

Maria regarde les deux amies se parler les yeux dans les yeux, émues et confiantes l'une dans l'autre, à la recherche du premier pas vers leur futur. Petit à petit avec cette scène qui se prolonge, la croissance de sa reconnaissance et de son admiration pour Amarante la rassèrent. La conversation intimement amicale rassure Marcia ; de pauvres sourires peureux remplissent ses yeux de larmes, lourd mélange de tristesse et d'espoir. Puis elle délivre hiératique son histoire ; la pharmacopée la retient suspendu à distance de l'atroce du vécu ; elle parle à la première personne mais étrangère à elle-même ; une voix monocorde à l'ombre du cauchemar, sous le poids du choc, un ton théâtral, « Durassien » Le cours du récit est sinueux, se recoupe, revient sur un détail oublié, retourne au point de départ : elle ne questionne pas, elle y est encore. Les deux amies mesurent la fracture que la violence de l'événement et son incommunicable vécu

ont installé entre elles. En marge les non-dits, la sombre question, pourquoi leur amitié n'a-t-elle pas fonctionné, pourquoi n'étaient-elles pas ensemble ?

Amarante parle à son tour pour lui raconter les autres qui restent en fond de scène... Les deux échangent lentement des mots affectueux, l'une après l'autre parsemés de plages silencieuses où planent des sentiments de ruine et d'abandon.

Enfin il faut parler du voyage en Corse, de son retour dès le vendredi pour la voir dans la matinée ; elle lui annonce que le lendemain, mercredi, Regina viendra la voir, et le jeudi aussi. Inquiète de son état qu'elle juge proche de la prostration elle lui promet de revenir tous les jours tant qu'elle sera à l'hôpital.

Tête basse elle prend la direction du Marais par le métro, coupable de n'avoir pas su être à ses yeux l'amie secourable, une fois encore, et plus dans les prochains jours... Son cellulaire sonne ! Marcela la psy amie lui donne l'occasion de vider son sac. La tête entre les mains, assise sur les marches de l'escalier qui l'amène au quai pour ne pas être interrompue, elle éructe un trop plein d'émotion ; les mots donnent un sens aux sentiments, l'élaboration favorise le recul, un chemin s'insinue dans ce paysage douloureux. Amarante va devoir être cette amie capable, avec une naturelle proximité, de l'écouter, de l'écouter encore et de l'écouter toujours pour qu'elle reconstitue le monde éreinté de sa personnalité, qu'avec la parole elle renaisse. Avec le temps, les petits projets du quotidien lui redonneront une perspective, un espoir... Éviter l'auto-commisération. Après, la capacité de se reconstruire est d'elle, avec l'aide de toutes les personnes autour, mais c'est elle, pied à pied qui trouvera les moyens de remonter la pente aussi longue et dure soit-elle. Solidarité et amitié s'arrêtent aux portes de l'être humain ; « Pour l'épauler il faut que tu sois solide ; tu me téléphones quand tu veux. Bon courage ! Je t'embrasse. »

Amarante se relève avec une impression de coup de pied au cul affectueux. Bougonne, elle relève la tête, pas totalement convaincue ; elle ressasse l'antidote de l'irraisonnée responsabilité coupable qui la menace.

Amarante se réfugie dans le travail, s'y engouffre tête baissée. Le cœur au ventre elle fonctionne avec une rare efficacité... German les gratifie d'un dîner à la brasserie.

Paris Mercredi 18 novembre 2015

6h Amarante apprend par son réveil-radio qu'une opération policière est en cours dans le nord de Paris : on parle d'appréhension d'une cellule terroriste responsable des attentats du 13 novembre; des moyens conséquents ont été mobilisés, le quartier est bouclé... Elle réveille German, pour le tenir au courant et éventuellement remettre en question son voyage en Corse! La nouvelle répétée en boucle est écoutée à quatre oreilles; en se frottant les yeux le vieux briscard ironise « L'opération sera certainement un succès! Les médias l'accompagnent dès le début, il y va de la réputation voire de la survie d'un gouvernement...». Amarante peut entreprendre son voyage sans arrière-pensée, l'ancien assure la couverture d'un rebondissement très soigneusement organisé.

L'heure du décollage précipite un peu les choses, c'est le chef qui prépare le café et presse les oranges de la veille, déchire l'étui entamé de quelques biscuits non périmés tandis que le reporter d'info 24h/24 repasse les informations de « sources policières ». Le p'tit déjeuner rapidement envoyé Amarante remercie son tuteur pour le soutien bienveillant et les 36 heures de liberté.

Elle quitte le Marais pour Orly son habituel sac à dos calibré pour la circonstance. Dans le taxi le chauffeur - type ronchon réactionnaire ; « no comment » ! - est aussi branché sur l'actualité : la variété et la quantité d'hommes en armes mis en place pour neutraliser les acteurs du 13 novembre font penser à une action de grande envergure. Le reportage en directe laisse entendre les premiers coups de feu... À Orly Ouest les renforts de l'armée de terre sont partout évidents : leur déambulation attentive sous-tend la nervosité apparente, précipite la démarche du francilien voyageur déjà habituellement désenchanté, contracte les visages : suspicion latente.

Les formalités d'embarquement rapidement expédiées, assise dans la salle d'embarquement Amarante revisite les derniers jours à rebrousse-poil. Si ces dernières heures, sa vie a retrouvé un peu d'ordre, l'ordonnancement général est passablement bousculé ; son travail qui s'annonçait une mission planifiée est

devenue un reportage dans l'urgence, le voyage de tourisme de son amie préférée un cauchemar, une branche de sa généalogie familiale dans l'ombre des coulisses surgit au premier plan : l'auteur de la pièce de théâtre a sans prévenir modifié le décor et le rôle des autres personnages, cette étrangeté l'inquiète.

Alors que l'avion traverse les nuages de saison, la fatigue mal époncée de la nuit trop courte l'assoupit gauchie.

L'annonce de la proximité de l'atterrissage dépossède Amarante d'un rêve de vacances sur une plage connue non identifiée. Des hublots fuse la lumière blanche du soleil sans voile de la méditerranée ; éblouie, la recherche de ses lunettes de soleil dans son inséparable sac fourre-tout sous ses jambes communique avec les vestiges oniriques : encore froissée de sommeil, elle sourit de cette avant-goût de vacances.

Jean l'attend, manifestement heureux de la voir arriver ; ils prennent la route de la côte qui passe par Bastia, 90 kms près de deux heures de route, « histoire de profiter du paysage et de l'opportunité pour discuter un peu ». Au départ, à la demande d'Amarante, ils écoutent à la radio une source d'info 24/24 : l'assaut, pendant quatre heures de plus de cent hommes de différents corps spécialisés dont six tireurs d'élite, se solde par trois morts du côté des terroristes... Le résultat est maigre au regard des moyens mis en œuvre : « Pas glorieux! » concluent-ils d'un commun accord qui facilite le rapprochement, avant de couper le son.

Son Frère Antoine et lui ont prévu de consacrer cette première journée à la ré-  
encontre de famille, en petit comité ; demain ils iront tôt assister à la mise en  
bière – si Amarante veut s'y rendre? Prise de court, elle se sent partagée et  
repousse la décision à plus tard! -, puis une cérémonie aura lieu à l'église de  
Monticello, et l'enterrement suivra dans le cimetière voisin en fin de matinée ;  
pour finir une sorte de buffet froid sera servi dans la maison de la défunte aux  
parents et amis du village. L'attention affectueuse de sa famille corse dans la

séquence du cérémonial sonne étrange ; après l'atroce brutalité meurtrière de ces derniers jours l'enterrement de son aïeul lui semble embuée d'une sensation doux-heureuse, un étrange la partage : violence et bons sentiments, abjection et gentillesse.

Les couleurs saturés de l'hiver méditerranéen s'infiltrèrent dans les fibres bouleversées d'Amarante comme une source de bien-être. Le soleil sur le chemin de son zénith réchauffe l'habitable ; le fond de l'air reste frais et viens caresser les visages surpris d'inusité. L'atmosphère amène aide Jean à parler ; les contours du paysage commentés sur un attentif ton amical s'habillent d'une familiarité et d'une tranquillité qu'Amarante savoure de tous ses sens. Pour une meilleure acclimatation, un apéritif à Bastia s'impose ! Deux pastis Dami, un petit assortiment de charcuterie corse, un toast à la mémoire de la défunte et Amarante se laisse prendre aux questions de Jean qui veut saisir l'occasion d'activer une filiation à venir. Elle raconte les cinq jours écoulés, à pas compté, chargé d'émotions ; elle les confesse pour tenter d'y trouver un sens, d'exorciser le morbide malin qui lui noue l'estomac, la ronge. L'eau glacé et l'alcool de réglisse et d'anis étoilé, les tranches de copa, figatelli, panzetta et saucisson corse attisent les papilles, suggèrent des effluves de bruyère et de genévrier qui déconcertent les continentaux, ouvrent une parenthèse dans le cours de leur histoire. Moins qu'une désorientation, plus qu'un étonnement, une singulière anomalie quasi magique !

Le déjeuner prévu avec Antoine, sa femme Lena et ses deux fils André et Baptiste dans la maison familiale les oblige à quitter l'ambiance vacancière. Fenêtres ouvertes pour laisser rentrer la brise marine chargé des senteurs chaudes de la garrigue, Amarante assiste au défilé commenté des verts lumineux du maquis corse, les gris-verts des oliviers, et plus haut le vert sombre des pins « Laricio », qui se décalquent sur les schistes gris ; découvre la difficulté à trouver la ligne d'horizon, là où le bleu marine se confond avec l'infini du bleu intégral du ciel... Elle se laisse porter par la beauté sauvage, l'intense et douce

lumière, les odeurs méconnus, le chuintement de l'air parfumé : les cheveux flottants, le regard perdu elle essaye de se rappeler des vacances passées avec ses cousins un peu plus jeunes mais habitués de la région qui la faisaient grimper sur les hauteurs au-dessus du village. Égarée, elle égraine à voix haute ses souvenirs pour mieux les construire, pour que son père l'aide ; elle se souvient être passée devant la maison d'un chanteur à la mode sans même se rappeler de son nom. Jean a la réponse :

- C'est Jacques Dutronc !
- Je ne le connais pas ! lui concède Amarante.
- C'est normal! C'est un original parisien sympa, un peu à part ; il vit sur la hauteur avec sa copine et une quarantaine de chats. C'est presque un artiste de premier plan, en France. Il est reconnaissable à ses gros cigares et ses Ray-Ban aviateur.

À « L'île rousse » à peine arriver, on abandonne la route principale pour une plus étroite qui grimpe en lacet à Monticello.

- Là je crois reconnaître ! Elle se penche en avant pour mieux appréhender les traits proches d'un passé lointain.

La voiture roule au pas dans des ruelles cagneuses : la maison d'Emma héritée de sa famille est une des plus anciennes dans le centre-ville : large façade, murs épais couleurs de miel rose, rares ouvertures discrètes, toiture plate de tuile romaine. Elle vivait au rez-de-chaussée, dans une grande cuisine salle à manger, un petit salon bibliothèque et sa chambre ; elle ouvrait les deux étages supérieurs et leurs chambres au gré des visites. Lorsqu'Amarante arrive, oncle, tante et cousins l'embrassent chaleureusement : allégresse attristée de la bonne surprise qu'on voudrait préserver de sa cause tragique. La sobre cuisine salle à manger est protégée de la lumière, deux ampoules basses et leurs courts abat-jours en casquette émaillés circonscrivent la table dressée pour six convives ; une cheminée éteinte au large et haut chambranle de pierre orné d'un contrecœur de fonte noir occupe le mur du fond : les chenets, le pare feu, la petite pelle à long

manche et son balais assorti, les pinces et le soufflet attendent qu'on allume le foyer pour reprendre du service. Antoine homme de communication enjoué et patriarche de longue date prend les rênes de la tablée : il propose à ses garçons de couper quelques rondelles de coppa, saucisson, lonzu, et figatelli ; Lena ouvrent la terrine de sanglier et les confitures de châtaigne et de figues, passe une cuillère en bois dans le faitout en fonte du cabri en sauce qui mijote à feu doux ; Jean se saisit d'une belle miché de pain de campagne qu'il découpe de larges tranches, alors que son aîné débouche une bouteille de vin rouge qu'il annonce :

- Coteaux du Cap Corse rouge 2009, grand millésime ; directement de la cave de notre mère et grand-mère; si elle nous voit, je ne doute pas qu'elle se réjouisse avec nous de cette réunion familiale !

L'émotion convoquée, le fin bouquet de baies rouges et noires, la bouche de réglisse et violette du vin affranchit les esprits et délie les langues. On questionne prudemment la dernière arrivée sur la qualité de son voyage, et sur ce qui l'amène en France; au deuxième flacon de la cave d'Emma, Amarante centre des curiosités, est sommée de raconter sa version du 13 novembre. Elle raconte son histoire insolite et l'intervention providentielle quoique fortuite de son père, celle dramatique de ses amis argentins et ses développements, puis en journaliste informée préside à un échange d'informations, de points de vue sous l'arbitrage bienveillant de son oncle.

Elle et Lena, installées au centre de la tablée se partagent le service du cabri qu'Antoine arrose d'un, « Calvi rouge de Monticello 2010 puissant au nez de maquis ». La conversation devient un peu décousue, place est faite aux souvenirs et aux réminiscences traversés de sourires soulignés de quelques timides éclats de rires. Une retenue plane dans l'air. Les deux cadets trouvent leur place et délivrent à tour de rôle des détails des deux courts séjours « inoubliables » de leur cousine. Sans que l'âtre soit sollicité la température monte de quelques degrés ; les visages prennent des couleurs, les propos ont des

accents nostalgiques et quelques fous rires ponctuent heureusement l'après-midi. À l'heure du dessert les estomacs citadins confessent une inappétence unanime ; le « fiadone » est remisé au four pour laisser la place à une promenade digestive : à L'île Rousse, aller à l'extrémité de l'île de Pietra (aujourd'hui presque île !) assister au coucher du soleil, se rafraîchir les idées aux embruns de l'air marin.

De retour à Monticello la nuit venue, les héritiers d'Emma se mettent d'accord pour une pause en chambre. Amarante déroutée, la tête empourprée de couleurs, de vin, de sentiments qui s'interposent, s'endort confusément...

Elle sursaute, des rêves d'enfance corse s'abîment, on tape à la porte de sa chambre, le silence de Monticello et la fatigue accumulée ont prolongé sa sieste; Jean l'appelle à travers la porte !!!

Le visage passé à l'eau froide, quelques coups de brosse dans les cheveux Amarante descend au rez-de-chaussée de la « Ripublica Corsa »: une belle flambée crépite, anime la pièce de sa lumière dansante, dispense une douce chaleur odorante à laquelle la petite assemblée vient se réchauffer à tour de rôle, hypnotisée par l'imaginaire. Le fumet d'un plat de poisson aux herbes, d'huile d'olive et d'ail réveille l'appétit des convives : sur la table au centre, un petit assortiment de fromages locaux trône encadré d'une bouteille de Calvi rouge de Monticello 2010 et d'une une bouteille de vin blanc Calvi de Monticello 2011 embuée de sa sortie récente du frigidaire. Toutes les deux sortent aussi de la cave d'Emma ; Antoine vente rapidement leurs qualités « elles vont s'accorder avec la soupe de poisson et les fromages » que Lena veut présenter :

- D'abord Le « brocciu » le fromage national Corse dans ses deux versions frais et affiné « passu », tu en as certainement manger Amarante, c'était le préféré de ta Grand-mère elle en avait toujours chez elle ; et à côté le « Calenzana » un peu carré à la croute claire. Les trois sont fabriqués dans la région entre Calvi et l'Île Rousse avec du lait de brebis léger au goût à

manger avec le vin blanc. Pour ceux qui le désirent on peut les manger avec un peu de confiture de figue maison dans le pot à côté.

Elle plante la bouteille de nectar transparent juste à côté soulignant l'importance de respecter le mariage.

- Ensuite j'ai choisi deux fromages de chèvre de la Corse du sud: le « Sartinesu » à la croûte sèche et grise, et le « Venaco » à la croûte molle et jaune: les deux ont cette forte odeur caprine caractéristique et un goût plus intense : ils ont besoin d'être accompagnés de la puissance du rouge de Monticello. Je te conseille Amarante de les déguster après les trois brebis, pour mieux les apprécier. Bon appétit!

La petite assemblée est heureuse de retrouver les racines corses; après la rapide présentation de l'hôtesse, les bouteilles de la cave d'Emma sont lestement prises en main par Antoine et Jean; ils évoquent leur mère, et à leur suite chacun en vient à évoquer la défunte à sa manière. Les souvenirs se croisent, divergent quelques fois ; l'histoire est racontée dans le sens inverse, on remonte le temps qui améliore souvent les choses... Antoine est plus volubile et ému, Jean se rappelle mieux des dates et pondère. Les deux en chahutant se disputent le savoir-faire de recharger la cheminée. André et Baptiste aident leur mère à enlever les restes du premier service. Amarante est dépaysée ; elle ignore tout de cette ambiance chaudement bon-enfant, ce goût pour le rituel des bons vivants de la vieille Europe. Sous le charme, elle retrouve chez sa grand-mère et chez son oncle des traits de tempérament qu'elle reconnaît, ému : l'enthousiasme quelque fois excessif, une posture peu flexible, une impatience et un désir de convaincre dont elle sourit ! Son père est plus mesuré, circonspect ; plus introverti, souffre d'une certaine mélancolie : le tempérament du grand-père !?

Le clappement sec d'une bouteille qu'on débouche la ramène à Monticello où la soupe de poisson est sur table ; elle est à consommer avec des croûtons frottés à l'ail et arroser d'une énième bouteille de Monticello blanc... Antoine félicite sa femme pour la véritable soupe corse aux poissons de roche au goût de crustacés

chargée d'iode ; le reste de la table surenchérit. L'histoire d'Emma s'étend aux familles paternel et maternel d'Antoine et de Jean, dont ils annoncent certains représentants demain à l'enterrement, avec leur curriculum vitae. Lena dont la famille est de Calvi ponctue d'anecdotes et d'histoires corses pour remettre dans son contexte l'histoire Benvenuti ; André et Batiste en profitent pour se moquer des qualités – fière, renfermé, voire ombrageux et susceptible -, des natifs de l'île. Les rires fusent, Amarante découvre un peu plus les traits d'une famille dont elle ignorait à peu-près tout : les mots de cette autre histoire qui est la sienne la fondent, la tranquillisent, croisent son désir de voyageuse professionnelle.

Le dessert est présenté avec une pompe particulière, « u fiadone » la spécialité de Lena: le flanc corse est fait avec un « brocciu » de chèvre pour augmenter les contrastes entre l'amère fumé du fromage salé et la douceur acidulé du sucre, de l'œuf et du citron; pour parfaire le plaisir Antoine est allé chercher une demie douzaine de verre à dégustation et une bouteille de Muscat de Saint Florent 2009, un millésimé du Cap Corse qu'Emma gardait pour les grandes occasions: la réunion de toute sa descendance en est une ! « Le vin doux naturel des Corses est un des plus anciens de l'histoire de la viticulture française ; sa robe est claire et dorée, le bouquet est de citriques, de fruits secs et de fruits exotiques ; rond et velouté le goût s'accorde avec le nez dans une rare longueur en bouche » s'enthousiasme Antoine ému. « À notre Mère et Grand-Mère ! » Frais servi il se laisse boire traitreusement ; chacun donne son appréciation sur la complexité de combinaison inusuelle de la tarte au flanc et du Muscat. Amarante sourit à cette pompe simple et savoureuse dont son oncle entoure le repas : on ne s'alimente pas, on déguste ! Passagèrement, le ciel nuageux de Paris est nettoyé, une pleine lune rousse brille au fond de ses yeux.

La petite assemblée qui avait déjà beaucoup levé le coude célèbre la matriarche dont le souvenir les entoure dans un savoureux recueillement. Sa présence les pousse à des considérations plus prosaïques. Antoine et Jean veulent aller le

lendemain à neuf heures à la mise en bière à Calvi, formalité administrative et devoir filiale ; André et Baptiste souhaitent se joindre à eux, Amarante emboîte le pas, solidaire. Lena préfère rester pour ranger la maison et préparer le buffet qui sera offert aux parents et amis qui viendront à la cérémonie religieuse et à l'enterrement. Le départ est prévu à huit heures et le réveil à sept; il est plus de minuit; l'unanimité se fait sur la nécessité pour chacun de rejoindre ses pénates, après avoir honoré les dernières gouttes du nectar à l'or brillant.

Le dernier flacon de vin liquoreux a parfait l'état d'ébriété général, chacun trouve une formule humoristique pour souligner la difficulté de regagner le premier étage, l'humeur est au beau fixe ; Antoine dissipe le risque d'un sentiment filiale coupable en affirmant « Si Maman nous voit à l'heure qu'il est, elle doit se réjouir avec nous, de l'avoir célébrée autour d'une bonne table, corse !»

Amarante se couche sans passer par la salle de bain la tête remplie de nouveaux souvenirs familiaux : ses oreilles bourdonnent de voix et de rires ; les images aux chaudes couleurs du coucher de soleil, les reflets fuyants du feu de cheminée dans la cuisine encombrant son horizon ; les odeurs de l'âtre, le fumet des mets, le parfum des vins se conjuguent avec des saveurs qu'elle méconnaissait, qu'elle savoure longtemps, et encore... Une vague de désir l'ébranle, la fraîcheur des draps aux odeurs de lavande lui fait désirer son dernier amant, couché en chien de fusil elle joint ses deux mains entre ses cuisses et s'endort enfouie au lit de ses sens émoussés.

Monticello Jeudi 19 novembre 2015.

Amarante sort d'un profond sommeil réparateur dans la position qu'elle avait adoptée ; elle s'étire au son de « Sympathique » de Pink Martini qu'elle a choisi d'utiliser comme sonnerie de réveil hier dans la salle d'attente. Elle baille à s'en décrocher la mâchoire et sourit de constater que depuis plusieurs jours c'est la première fois qu'elle a dormi comme un loir en hiver. Ce cocon familial qui n'a d'intime que le nom, à sa grande surprise, fonctionne !

Elle sort rapidement de son lit, une douche shampoing s'impose ; l'odeur de la flambée de la veille a profondément parfumé sa léonine houppe ébouriffée ; le sèche-cheveux se révèle d'une puissance ridicule : le timing va être serré. Elle se tire la langue dans le miroir, elle n'échappera pas encore une fois à ses propres démons : une incapacité à tirer le pied de sur l'accélérateur, une nécessité de courir après le temps pour s'assurer qu'elle en consomme vaillamment tous les instants.

Son entrée dans la cuisine, sobrement habillée de noir et d'un chemisier blanc qui rehausse son teint, sa crinière soufflée par une brosse empressée suspend spontanément l'atermoiement. Les salutations sont chaleureuses mais succinctes ; la gente masculine est déjà très sérieusement attablée pour un petit déjeuner roboratif et s'efforce de respecter l'horaire. La petite-fille d'Emma fait le choix d'un premier repas léger pour compenser les excès de la veille et l'hypothétique retard.

Les deux femmes après un coup d'œil circulaire au reste de l'assemblée se regardent dans les yeux, un sourire rassuré aux lèvres « qui a pensé que j'étais en retard !? » Jean prévenant surpris insiste :

- Tu ne veux rien d'autre ?
- Non merci. Vraiment !

Amarante pense un moment rester avec Lena à Monticello, mais s'accroche à sa première idée : voir une dernière fois les traits de son aïeule.

À l'arrivée au centre Hospitalier de Calvi, les quatre hommes de noir vêtus de même ascendance, strictement îlienne, comme elle masqués de lunettes de soleil, entoure Amarante d'une sensation de vivre un film. La forte lumière traversière qui met en relief la familiarité des corps et des attitudes, les ombres sombres qui courent sur l'asphalte gris clair, le vert saturé du court agreste sauvage du coteau rocheux qui ferme de son tranchant le fond du décor, la perspective infinie de la baie de Calvi et la mer qui scintille dans un reste de brume matinale, la transporte dans un ailleurs qu'elle côtoie : une actrice hors de son personnage, présente, concernée, mais à une distance historique. Image-sensation qui ne la quittera pas de la journée.

Le corps d'Emma est déjà dans son cercueil ; l'expression éteinte de son visage alourdie par une thanatopraxie médiocre surprend, le manque de ressemblance contraint à la réserve, le masque mortuaire coupe l'élan affectueux. Le maître de cérémonie, avant de se retirer, pose la question rituelle à Antoine représentant la famille : « Reconnaissez vous Madame Emma, Andrea, Marguerita Benvenuti née Luciani ? » : il hoche affirmatif de la tête.

Avec les minutes le recueillement initial s'altère, l'atmosphère se détend, les plus jeunes se permettent un commentaire humoristique à propos des traits de l'aïeule, les fils poursuivent gentiment, Amarante reste sur la réserve le jeu demande une proximité qu'elle n'a décidément pas.

Le cercueil refermé en présence de la famille, un corbillard lève le corps à l'église San Francescu où la cérémonie religieuse a lieu en présence de quelques paroissiens amis, de certains membres des familles d'Emma et de Dominico Benvenuti, ceux restés au pays. À l'entrée de la chapelle paroissiale les quatre descendants masculins se saisissent du cercueil, suivis de la petite fille et de la bru dans un bel ensemble symbolique. Amarante profite de l'occasion pour se rapprocher de Lena et partager une attitude respectueuse, une réserve un peu distante qui est leur lot. Pendant la cérémonie elle trouve sa place entre elle et son père. Le prêtre après l'homélie, les paroles qui conviennent dans ce genre de circonstances et les remerciements de la présence de tous dans la maison du Seigneur, propose en ultime hommage : à ceux qui le désirent venir bénir le cercueil d'une petite aspersion.

Le long défilé recueilli terminé, avant qu'on ne forme le cortège pour se rendre à pied au cimetière voisin, l'homme de dieu informe que la famille recevra les condoléances de tous dans la maison de la défunte.

Aux portes du cimetière les deux fils et les deux petit-fils prennent à nouveau des mains du service funéraire la bière pour franchir les derniers mètres vers la tombe des Benvenuti; sa « dernière demeure terrestre » comme le dit si bien monsieur le curé dans sa dernière prière.

Dans la cuisine d'Emma, Lena a disposé sur la table un assortiment de charcuteries et de fromages corses, de bouteilles de vin de Monticello Rouge et blanc, et rangé le long des murs des sièges pour recevoir les proches du village ; une petite vingtaine d'anciens curieux sont venus, mine de rien, s'enquérir des intentions des deux fils, « continentaux », quant à l'usage futur de la maison. Antoine les rassure : Lena et lui souhaitent garder la maison pour leur usage personnel et y venir plusieurs fois par an pendant les vacances dès que leur travail leur permettra ; ils envisagent sérieusement d'y passer plusieurs mois par an dès qu'ils seront à la retraite ; ils espèrent aussi y accueillir Jean, leurs fils et

leur nièce, petits enfants et petits neveux. André, Baptiste et Jean se font l'écho de ses propos et accordent une oreille distraite et bienveillante à l'ancienne génération surreprésentée.

Les deux femmes de la maison s'empressent de servir les personnes les plus âgées à qui elles apportent pour qu'elles se servent assiettes, plats et verres. Lena que les villageois connaissent, est interpellée par deux très anciennes, Lisandra et Felicita deux cousines d'Emma :

- Qui est la jeune femme blonde qui accompagne Jean ? C'est sa fille je parie ?! Elle ressemble tellement à Emma quand elle était jeune ! Elle est belle comme elle, avec ses beaux cheveux, on la croirait sortie d'un conte de fée.

Lena leurs présente Amarante qu'elle laisse avec ses deux grand-tantes : elles se succèdent pour la retenir auprès d'elles. Elles ne tarissent pas d'abord d'éloges sur son charme éblouissant, et d'histoires sur leur enfance avec Emma qui lui ressemblait tellement ; elle était la plus belle du village, elle a eu tellement de prétendants ! Mais elle a été sérieuse jusqu'au mariage... Elles ont eu un choc quand elles l'ont vu rentrer dans l'église, elles ont cru que leur cousine était réincarnée !

- On te tutoie tu es de la famille, enchaine Lisandra qui est la plus âgée en lui tenant la main, je crois que tu es encore plus belle qu'elle à cause de tes cheveux ! Tu vas rester encore un peu ?

Amarante qui n'avait pas eu l'occasion de parler, répond succinctement ; chaque réponse, aussi courte soit-elle, déchaîne chez les deux parentes une curiosité sans fin du sosie rajeuni et embelli de leur très chère et défunte cousine ; elles ne l'ont pas vu partir : « Cela a été si rapide... !!! »

Lena appelle à la rescousse ses garçons pour faire le service du vin et ouvrir les bouteilles de la deuxième tournée ; une femme ne saurait y mettre la main.

Les deux charmantes vieilles dames parlent avec une vraie ferveur de feu leur cousine, s'adressent à Amarante avec cette précaution exagérée qu'on a avec

quelqu'un qui a perdu la mémoire : elles lui racontent des souvenirs d'enfance, de leurs parents, des détails de la seconde guerre mondiale, lui rappelle son goût pour la confiture de châtaigne, une spécialité de leurs mamans... Dès que Lisandra, qui parle le plus souvent, se tait pour manger ou boire quelque chose, Felicita revient comme un refrain sur le thème « Tu lui ressembles parfaitement, ça nous fait tellement plaisir de la retrouver comme quand on était jeune... »

Lena qui a compris dans quelle embuscade elle a laissé sa nièce vient la chercher pour lui demander un coup de main pour le service en s'excusant auprès des chères vieilles tantes qui répondent compréhensives :

- Mais bien sûr on l'embête avec nos histoires... !!!

Amarante, dans un nuage perplexe, reprend son rôle d'aide auprès de la nouvelle maitresse de maison ; elle veut secouer ses souvenirs qui n'en sont pas mais qui s'accrochent à elle avec une exigence étrange. Jean à son tour est sollicité pour présenter celle qu'on ne connaît pas et qui n'est pas passée inaperçue. Amarante, les présentations faites, ne se laisse plus prendre au jeu des ressemblances familiales, et s'échappe aussitôt avec un grand sourire formel pour rejoindre Lena qu'elle doit aider. La mâle tradition locale n'y trouve rien à redire.

Les heures s'égrènent lentement ; les amis de la famille se sont retirés, mais l'accueil des cousins de Paris retient les parents et transforme l'invitation pour un apéritif en repas froid ; Antoine y voit l'opportunité d'annoncer son retour au pays, surveille l'opération séduction avec attention et satisfaction. Jean, dont ce n'est pas le naturel, participe volontiers de la petite comédie ; il échange des images du passé avec des cousins qu'il avait perdu de vue depuis trente ans et plus... Lena explique en souriant à Amarante que la culture corse a des racines très vivantes qu'elle a l'occasion de voir en directe !

Vers 16 h le dernier villageois remercie chaleureusement la famille Benvenuti réunie, renouvelle ses condoléances et s'excuse d'être le dernier. Le jeune patriarche propose de s'asseoir autour de la table pour terminer les restes ; Lena

va chercher le gâteau corse à la châtaigne gardé au four et Amarante propose de faire un café : un peu inquiète elle ajoute :

- Mon avion est à 19h 30, si on met deux heures pour aller à l'aéroport, il faudrait peut-être partir dans une demi-heure!?

Jean la rassure, à l'aller il a pris le chemin des écoliers pour lui faire redécouvrir l'île de beauté, mais le retour peut se faire en à peine un peu plus d'une heure ! La famille d'Emma reconstruit l'arbre généalogique illustré des rencontres du jour assortis de commentaires et d'anecdotes. André et Baptiste en rajoute une couche grivoise en racontant les premières amours de vacances de leurs père et oncle ; ils y répondent négligemment en parlant « d'amourettes » et du « bon choix » d'être allé chasser un peu plus loin. Antoine souhaite qu'Amarante se sente chez elle à Monticello ; il insiste pour qu'elle vienne passer un séjour avec son père, ou seule, ou accompagnée de qui elle voudra. En attendant il veut marquer un dîner chez eux à Panam avec Jean , avant qu'elle ne reparte en Argentine. Le principe est acquis, elle a seulement besoin d'organiser avec German son agenda, qu'elle a un peu bousculé avec sa venue en Corse.

Il est cinq heures, les deux cousins essaient d'allumer un feu de cheminée sous l'œil incrédule de leur père; Amarante profite de l'impromptu pour aller boucler son sac...

À son retour trois bouteilles de vin, un Calvi Monticello blanc 2011, un rouge 2010 et un Muscat de Saint Florent 2009 soigneusement emballées l'attendent : viatique-souvenir de ses racines méditerranéennes ! Sur un fond de feu de cheminée, les effusions du départ sont sincères et chaleureuses ; la promesse réitérée d'un dîner en famille à Paris chez Antoine et Lena présage la pérennité du lien tribal. Amarante étourdie ne saisit pas bien ce qui lui arrive ; isolée et submergée, sa position de nouvelle intégrante de cette communauté familiale, lui fait désirer sa solitude habituelle.

Pendant le voyage de retour vers l'aéroport, elle est perturbée par Jean son père, renouvelé, qui essaie de la capturer dans les mailles de son affection emprunte

d'inhabilité. Elle a appris à le comprendre, gauche mais intègre et réservé : elle aime, un peu déjà, ce nouvel intime méconnu. Elle l'entrevoit comme une perspective nouvelle à une croisée inattendue ; le temps passe incertain, lentement...

Quand ils se séparent à la porte de l'embarquement, ils s'embrassent avec une esquisse de proximité, une affection grandissante, un partage nouveau.

- À bientôt, à Paris lui dit-elle dans un nouveau sourire de complicité fragile
- Tu excuseras ma maladresse, mais il faut que j'apprenne... Répond-il, d'une voix vacillante, subitement enrouée.

Un dernier coup d'œil en arrière, leurs regards brillants d'émotion se croisent, ils se saluent encore une fois du même geste ému de main oblique. Amarante se redresse égarée, avance la tête haute sur le sol ciré, respire profondément, belle assurée, actrice décalée. Jean dans un réflexe rentre la tête dans les épaules, traîne un peu les pieds, un sourire aux lèvres malgré lui. Dans leur démarche un élan de jovialité imperceptiblement s'est inscrit.